

DOMINIQUE

MON COPAIN

DANS LA MEME COLLECTION

- **VERS LA VRAIE JOIE**, Pierre DEVAY, s. j.
Pour apprendre à prier sur les béatitudes.
- **DANS LE VENT DE DIEU**, Pierre DEVAY, s. j.
La grande aventure apostolique.
- **ETINCELLES DE FEU NOUVEAU**
Recueil de vies de Saints en images,
présentées par Pierre DEVAY, s. j.

Le texte de cette biographie
a été approuvé à
TOULOUSE, le 15 janvier 1965,
par L.-Ph. RICARD, S. J.

L'Edition en a été autorisée à
TOULOUSE, le 20 janvier 1965,
par J. CHANSOU, v. g.

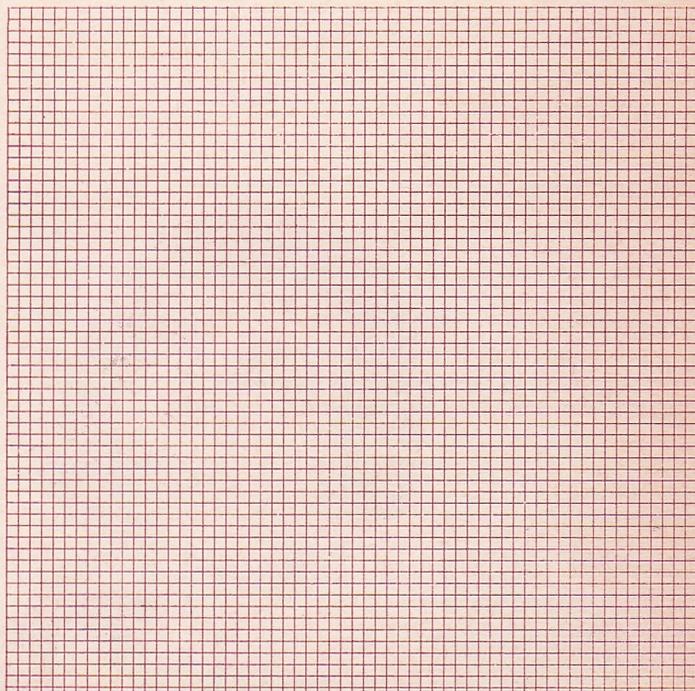
Henri LE BOURSICAUD

**DOMINIQUE
MON
COPAIN**

Illustrations de PIERDEC

Couverture de G. PAULIN

PRIERE ET VIE
9, rue Monplaisir
TOULOUSE



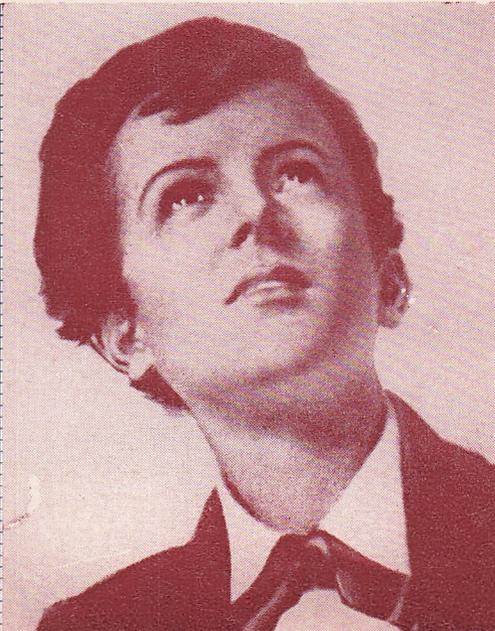
Paris, 19 mars.

Bien cher Père,

« J'ai dévoré hier soir la plaquette que vous avez écrite sur Dominique Savio. Je n'ai pas pu l'interrompre. C'est vous dire l'intérêt que j'y ai pris. Je vous remercie de me l'avoir dédicacée. »

Père Jean-François MOTTE,

Franciscain,
Fondateur du Centre de Pastorale des Missions
à l'Intérieur.



préface

Seul, le désir de satisfaire un ami très cher pouvait nous décider à rédiger cette courte préface, car le fait d'avoir publié une étude sur « **Johnny Hallyday, les idoles et les jeunes** » (1), ne prédispose pas immédiatement — c'est le moins qu'on puisse dire ! — à présenter un livre sur ce jeune Italien du dix-neuvième siècle. Ce sont là deux univers à peu près aussi étrangers l'un pour l'autre que deux planètes.

Et pourtant les jeunes de cette fin de siècle, déjà axés sur le siècle qui vient, se montrent fort ouverts, curieux de multiples réalités et expériences. Ils sont fort éclectiques et en eux peuvent cohabiter — si étrange que cela puisse paraître — les goûts les plus féroce­ment divergents.

N'est-il pas significatif, par exemple, de constater, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, le succès des chansons de cette religieuse sans visage dénommée Sœur SOURIRE ?

« **A moi, fan acharné du rock, du twist et de Johnny Hallyday, Sœur Sourire me prouve qu'en dehors de notre musique à nous il existe d'autres chansons merveilleuses. Par ses chansons, elle nous apporte quelque chose qui nous manque.** » Voilà ce qu'écrivait récemment un garçon. Les personnages peuvent vieillir, le phénomène demeure.

Pourquoi serait-il impossible, toutes proportions gardées, qu'un lecteur acharné des magazines de jeunes où éclatent à chaque page photo et « **exploits** » (!) des idoles, puisse prendre soudain de l'intérêt à la vie de Dominique ?

Cette lecture dynamique lui prouvera qu'en dehors de la vie des idoles il existe d'autres vies merveilleuses.

Nous souhaitons que le récit qui suit apporte au jeune lecteur une vigoureuse sensation : celle que ressent, par un bel été, l'homme des très grandes villes, encore étourdi par la vie qu'on y mène, quand, soudain, il débouche sur la mer : « **Quelque chose qui lui manquait.** »

Yves-Marie CLOITRE.

(1) Analyse sociologique d'un phénomène exceptionnel de culture de masse (Ed. Casterman).

**à Gérard,
mon neveu
à tous les
garçons,
mes amis.**

Cette brochure est à toi. Lis-la tout au long, d'un bout à l'autre, d'un trait, sans arrêt, ou lis chapitre par chapitre, comme tu veux. Mais dépêche-toi de faire connaissance avec ce garçon. Il s'appelle Dominique Savio, un fils spirituel de Don Bosco.

Lis. Tu l'aimeras, j'en suis sûr; quelquefois, tu le prieras, je n'en doute pas non plus. Et puis, tu ne pourras pas t'empêcher de l'imiter. Tu connaîtras la joie. Mais cette joie, PARTAGE-LA vite avec tes camarades, tous tes camarades. Grâce à toi, Dominique rentrera dans la bande, dans ton équipe. Grâce à toi, tes amis à leur tour, aimeront ce Dominique qui les attend. Vous ferez route ensemble, vous chanterez, vous rirez, vous travaillerez, avec le sourire.

J'en suis sûr, il t'aidera à devenir un homme, volontaire, intelligent, plein de cœur.

Il t'apprendra à chanter, certain d'être aimé de Dieu lui-même.

Mais je crains de t'impatiser. Je te laisse donc avec Dominique. Tu verras, c'est un copain, il ne te demande pas de le copier, mais de suivre ta ligne, de poursuivre ton idée, la meilleure que chacun porte en soi.

Père Henri LE BOURSICAUD,
(Rédemptoriste).

1 Un matin de printemps

Il est né le 2 avril 1842, à Riva, en Italie, un matin de printemps, à 9 heures. Grande joie pour tous à la maison, qui paraissait si vide auparavant. Dominique-Joseph-Charles, né le 3 novembre 1840, était mort à 15 jours. Ce brusque départ de l'aîné a vidé le cœur des parents.

Mais, les voici réconfortés.

L'après-midi même du 2 avril, un petit cortège part joyeux vers l'église paroissiale : le papa, M. Charles Savio, le parrain, Jean-Baptiste Gianoglio, menuisier, la marraine, Louise Savio, cultivatrice. Une personne de la famille porte le poupon. Don Menzio, le vicaire de M. Vincent Burzio, les reçoit lui-même et baptise l'enfant.

Cinq heures sonnent. Les cérémonies du baptême s'achèvent. Les cloches avertissent tous les paroissiens : un enfant vient de naître à la vie de Dieu, il s'appelle Dominique-Joseph.

La famille n'a pas attendu que la maman soit debout pour le repas de fête. Non, les Savio réagissent

en chrétiens qui croient pour de bon. Avant la nuit, Dominique est revenu de l'église de l'Assomption.



Sa maman peut l'embrasser maintenant. « Minotte, cher Minotte. » Déjà un surnom! On crée facilement des diminutifs en Italie.

« Dominique », Minotte, l'enfant de Dieu, l'enfant du Seigneur ! Quel beau nom ! « Minotte », redira bien des fois encore la maman Brigitte.

Pourtant, ce soir, les Savio ne multiplient pas les frais inutiles. Ni riches, ni miséreux, les Savio gagnent leur pain en honnêtes travailleurs. Ils ont payé des dragées, distribué quelques sous sur la place de l'église. Un tel geste fait tant plaisir aux enfants ! Mais rien de plus. Pas de dentelles au berceau, pas de banquet.

L'an passé, ils habitaient Châteauneuf-d'Asti, à 40 kilomètres de Turin. Mais ils ont été obligés de partir, car il n'y avait plus de travail. Une seule chose à faire en ce cas : changer de lieu. Le papa change même de métier et doit quitter les champs pour la forge. Heureuse idée d'avoir appris tout jeune le métier de forgeron. Charles Savio ignore la fainéantise. Il espère que les affaires vont aller mieux. Et la famille reviendra vite au pays natal avec Dominique.



2 de Riva à Murialdo

Hélas! De nouveau, le travail manque à Riva. Décidément, quelle rude besogne que de gagner son pain! Dominique — il vient d'avoir deux ans — ignore toute cette peine. Il marche depuis un moment, ses réflexions amusent bien ses parents. Mais impossible pour lui d'aller tout seul à Murialdo, le pauvre petit. C'est dans les bras de sa maman qu'il prend la route pour un nouveau village. Un déménagement de plus, et pas le dernier. Le village de Murialdo touche Riva. Les Savio y resteront huit ans. Le papa continue son métier de forgeron. La maman s'occupe un peu de couture à la maison. Tout en raccommo-
dant, elle apprend bien des choses au petit Dominique, surtout à aimer.

Dominique ne remue guère. Son âme attentive se plaît à écouter. D'ordinaire, un gosse veut tout voir, tout toucher et, forcément, il finit par casser quelque chose. Pas Dominique, du moins, pas exprès. Demeurer près de sa maman, voilà son rêve pour le moment. A chacun son caractère!

Sa maman Brigitte en profite pour lui enseigner ses prières. Surtout, elle-même prie bien; Dominique le remarque vite et l'imité. Ce qu'il entend, il le répète tout seul dans un coin; puis il revient de nouveau près de sa maman chercher des mots remplis de foi.

Le soir, Dominique guette la rentrée de papa. Dès qu'il l'entend venir, il court dehors à sa rencontre.



Il lui donne la main. Ils reviennent alors tous deux ensemble. Dominique allonge le pas, lève de temps en temps sa petite tête. Et, comme tous les soirs, il faut s'embrasser. Il semble comprendre que la journée a fatigué son papa. Rentré à la maison, il lui apporte une chaise. Les voilà assis l'un près de l'autre. « C'était pour moi un véritable repos, dira un jour M. Savio. J'étais impatient de rentrer à la maison pour embrasser mon cher petit garçon que j'aimais tant! »

Le repas déposé sur la table, ce soir, papa et maman, peut-être un peu trop pressés, ont oublié de dire le **Benedicite**. « Oh! papa, dit-il, nous n'avons pas demandé au Bon Dieu de bénir notre souper! ». La distraction est vite réparée.

Un autre jour, toute la famille se met à table avec un ami, qui vient d'arriver pour dîner. Un plat appétissant se présente tout fumant. Le Monsieur, à peine assis, n'hésite pas. Sans aucune prière, il se sert. Dominique le regarde avec deux grands yeux étonnés. Il ne comprend pas. « Ce Monsieur mange sans avoir prié. » Dominique, alors, se lève et part jouer dans un coin. Une fois le visiteur parti, le papa, étonné d'une pareille réaction, lui demande : « Voyons, Dominique, pourquoi n'as-tu pas mangé ce midi? » Et Dominique de répondre aussitôt : « Je n'ai

pas osé me mettre à table avec cet homme qui mange comme les bêtes. » Mais lui n'est pas une bête. La preuve : il prie. Matin, midi et soir, il dit trois fois : « Je vous salue, Marie. » L'Angélus, il le sait bien, est rappelé par la cloche. Elle sonne trois coups pour annoncer la grande nouvelle : « Le Bon Dieu s'est fait homme. » La grande nouvelle de Noël, de Jésus-Christ, le « oui » de Marie.



3 sur la pointe des pieds

A cinq ans, Dominique est déjà un petit bonhomme sérieux. D'autres saints ont débuté comme lui. Pas tous. A cinq ans, Jean-Marie Vianney, le futur saint Curé d'Ars, se cache dans l'écurie pour prier. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus se dissimule, le jeudi, derrière le rideau de sa chambre : elle pense. Sainte Bernadette se blottit avec son chien Pigou, au pied d'un vieux châtaignier : elle prie. Dominique les imite.

Sans boudier les friandises, Dominique aime surtout le bon Dieu. Il n'a rien d'un enfant gâté. Oh! non. Le curé de Murialdo l'a bien remarqué. Il vient si souvent à l'église avec sa maman, ce petit garçon. Les paroissiens le montrent même du doigt quelquefois. Dominique, lui, va tout droit son chemin vers l'église. Sa maman ne le conduit plus à la messe le matin. Il connaît le chemin. Mais il se trompe quelquefois d'heure. Pour ne pas réveiller ses parents, il se lève parfois dans le noir. Ce matin, il est tout de même parti de trop bonne heure. L'église est encore fermée. Que faire? Il va attendre, tout simplement. Le voilà agenouillé devant la porte. Tant pis



pour la neige, tant pis pour le froid : la belle affaire que tous ces picotements pour un fils de forgeron, surtout un forgeron piémontais. Dominique s'est détourné : il vient de reconnaître le pas de M. le Curé : M. Zucca. Chez le petit garçon, aucune timidité, au-

cune peur de rencontrer le prêtre, au contraire, il resterait volontiers toujours avec lui. M. le Curé l'aime bien aussi.

Aujourd'hui, un événement pour Dominique : il sert la messe pour la première fois. Il s'est exercé par bien des répétitions. Il fera de son mieux. Servir, voilà sa joie à lui; servir, voilà sa vie à lui. Désormais, tous les matins, M. le Curé et lui préparent l'autel ensemble. Tout à l'heure, le petit Dominique se mettra sur la pointe des pieds pour attraper le Missel. Il suit des yeux les gestes du prêtre à l'autel. L'hostie l'attire, mais il ne peut pas encore communier. Du moins, il va bien apprendre son catéchisme. Il sait lire et écrire, il a bonne mémoire et sa préférence va à ce livre. Il connaît par cœur sa leçon sur l'Eucharistie. Et pourtant, pas moyen de communier. « Trop jeune », lui dit-on. A cette époque-là, en effet, les enfants ne communiaient pour la toute première fois qu'à 11 ans.



4 les bigottes vont jacasser

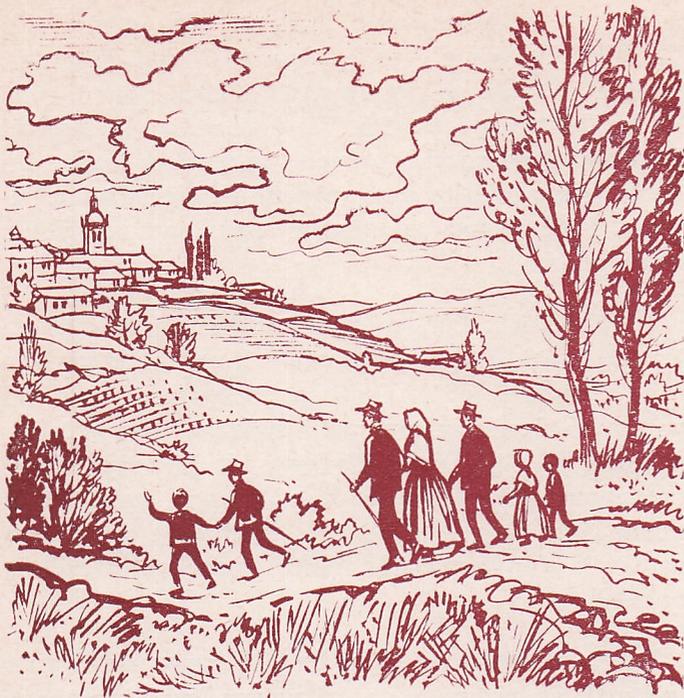
Dominique atteint sept ans. A son âge, il est convaincu depuis longtemps que l'Hostie n'est pas du pain ordinaire, mais le Pain Vivant : Jésus-Christ lui-même. Il le croit de toute son âme. Et, malgré tout, il devrait attendre quatre ans encore avant de communier! Jésus aime tant son petit Dominique qu'il va faire une exception pour lui. M. le Curé y pense aussi depuis quelque temps. A la prochaine réunion des curés voisins, il compte en parler. Non, aucune raison de retarder cette première communion; tant de mauvais garçons courent les rues. Comment leur résister sans se tenir debout et comment se tenir debout sans communier au Pain Vivant?

M. le Curé a donné son avis hier, à la réunion des prêtres. Ils s'accordent au moins pour le cas de Dominique. M. le Curé se réjouit de son audace. Le soir même, après la réunion de Carême, il garde un moment son petit servant de messe. « Reste là. » Dominique devient fou de joie en apprenant la bonne nouvelle. Mais non, il ne rêve pas, malgré ses sept

ans, il communiera avec ceux de onze ans. M. le Curé le lui répète. Les « bigottes » vont jacasser. Mais M. le Curé se moque pas mal des commérages. « Plus de temps à perdre, il faut se préparer », se dit Dominique, en courant prévenir sa maman. Il relit son catéchisme; il visite plus souvent encore Jésus à l'église. Et il attend, en aimant davantage ses petits camarades.

C'est demain Pâques; voici arrivé le jour tant attendu. Avant d'aller se coucher, il demande pardon à sa maman Brigitte. Qu'il se tranquillise : tout est pardonné depuis longtemps. D'ailleurs, vraiment, Dominique lui a-t-il fait quelquefois de la peine? Non, certainement pas! Elle ne le lui dit pas, mais elle le pense. Une bonne prière du soir et voilà Dominique au lit. Il s'endormit très difficilement cette nuit-là, paraît-il.

De bonne heure en ce matin de Pâques 1849, toute la famille se met en route. L'heureux Dominique, avec son brassard blanc, court à la rencontre de Jésus. La cérémonie a lieu à Châteauneuf, vieille petite ville au milieu des collines. Ils sont en avance, les Savio : Dominique les a sans doute entraînés. Il est toujours pressé pour partir à l'église. La porte n'est pas encore ouverte. D'ordinaire aussi, c'est si souvent le Christ qui frappe à la porte. Chacun son tour



d'attendre. La messe et la cérémonie ont duré cinq heures, mais personne ne s'y est ennuyé. Pourtant, Dominique ne songe même pas à sortir. Vraiment le Christ l'a empoigné. M. le Curé est obligé d'aller le chercher. « Allons, Dominique, ton père et ta mère t'attendent sur la place. »



5 seize kms par jour

Le soleil des fêtes pascales disparaît tout doucement à l'horizon. Les vacances sont oubliées peu à peu. Mais Dominique n'a pas lâché les résolutions de sa communion. Il en a pris les moyens. Elles sont écrites, ses résolutions. Il les a glissées près de son livre de prières. Le matin, il peut ainsi les relire de temps en temps; si sa main a tremblé en les écrivant, son cœur, lui, était décidé. On a conservé un petit carnet. Sur la couverture, il avait écrit ce titre :

Résolutions prises par moi, Dominique Savio, l'an 1849, pour ma première communion à 7 ans :

1° Je me confesserai et je communierai toutes les fois que mon confesseur me le permettra.

2° Je veux sanctifier les jours de fête.

3° Mes amis seront Jésus et Marie.

4° La mort, mais pas le péché (la maman de Maria Goretti répétait la même chose).

Pour aucune raison, même pas la mort, on ne doit commettre de péché.

Après les vacances de Pâques 1849, les enfants reprennent le chemin de l'école. Pour le moment, Dominique n'a pas longue route à parcourir. Son papa, maréchal-ferrant, demeure tout près de l'église. Le presbytère est bâti à deux pas. M. le Curé y fait toujours la classe. Pendant deux ans, Dominique va multiplier ses succès. Mais, bientôt, se pose un problème. Au milieu de ses camarades, trop loin derrière lui, il va perdre son temps. Une décision s'impose. M. le Curé la suggère aux parents : « Dominique devrait aller à l'école de Châteauneuf. »

Une fois seuls à la maison, les parents en discutent. « M. le Curé parle bien, mais les difficultés n'ont pas disparu. Les petits frères réclament maintenant leur part de pain. » **Et ils ne roulent pas sur l'or, les Savio! Evidemment, l'idéal serait de mettre le garçon en pension à Châteauneuf, à quatre kilomètres de là; ils n'osent y songer, c'est une solution impossible. Quant à laisser Dominique revenir midi et soir à la maison : seize kilomètres par jour! Ce n'est pas raisonnable. Depuis quelques jours, les parents se redisent la même chose : ils n'en sortent pas. Le petit malin de Dominique a beau désirer être un petit oiseau pour s'envoler deux fois par jour à Châteauneuf, les parents s'y refusent.**

Quand le papa piémontais a dit NON : inutile d'insister! Gentiment, l'enfant discute alors avec sa

maman. « Seize kilomètres par jour, à pied, à 10 ans, impossible. Dominique, regarde donc tes jambes, pauvre petit! Quelle maigreur, tout de même! »

A 10 ans, il ne parviendra pas à parcourir à pied les seize kilomètres par jour. Ainsi, du moins, pense la maman de Brigitte. Mais le garçon tient bon. Il veut essayer.



Ses parents finissent tout de même par le laisser

tenter un essai. Mais ils sont bien décidés à l'arrêter à temps. Ils surveillent sa mine de près.

Le 21 juin 1852, fête de saint Louis de Gonzague. Dominique franchit, pour la première fois, les seize kilomètres sans trop de fatigue. Il recommencera le lendemain le même voyage. Les souliers jetés souvent sur l'épaule, il marche pieds nus. Il économise ses chaussures.

Les petits frères et sœurs se succèdent : bientôt, cinq enfants à la maison. Que de morceaux de pain il faut pour tout ce petit monde ! Dominique le sait bien. A son âge, déjà, il comprend les soucis de la vie de famille.

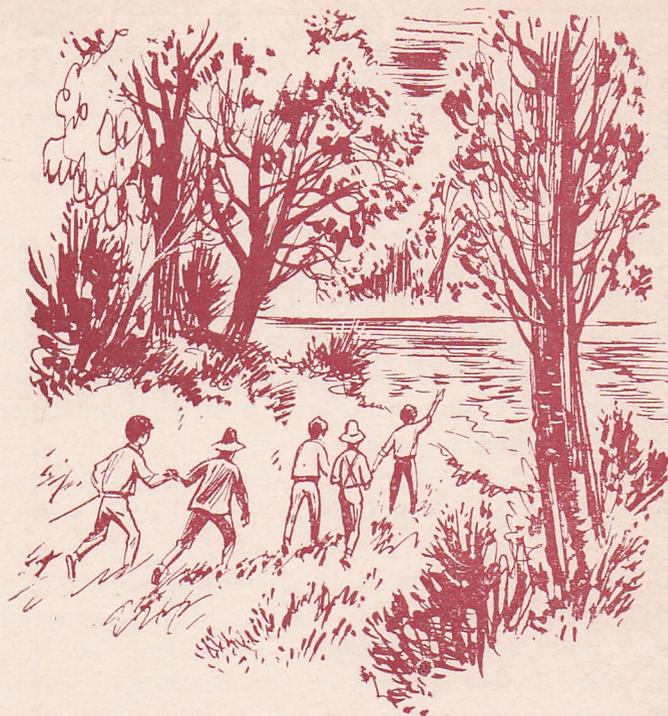
Un après-midi, vers 1 h, comme d'habitude, il part à l'école. En chemin, il rencontre quelqu'un. « Voyons, lui dit le voyageur, tu n'as pas peur de marcher ainsi tout seul? » Dominique prend un air très étonné : « Comment tout seul? » Son ange gardien l'accompagne toujours. « Bravo, Dominique, tu as bien répondu. Mais faire quatre fois par jour ce trajet, par une pareille chaleur, tu vas t'épuiser! » Dominique a répliqué à tout. Notre écolier commence à connaître un peu l'évangile. Le Seigneur ne récompense-t-il pas, même un verre d'eau froide donné par amour pour Lui? Alors? Et bien, en route! Et le voilà reparti pour sa course quotidienne. A ce rythme, en trois ans, le bonhomme aurait bouclé son tour de France.



6 sur le bord de la rivière

Dominique ne fuit pas les camarades. Non, bien au contraire. Il aime la compagnie. Chaque jour, en revenant de Châteauneuf à Murialdo, il se mêle volontiers à la bande de garçons qui ne boudent pas, évidemment, le jeu. Ensemble, tu le devines, ils se sentent bien des audaces. Ces jours-ci, la chaleur accable tout le monde : une chaleur épuisante de juillet. Mais, dans la contrée, des ruisseaux nombreux paressent, avant d'aller se jeter dans le grand fleuve tout proche : le Pô. Les garçons les connaissent bien; ils ont repéré les bons coins, comme ils disent.

Ce soir, ils sont tous décidés à faire trempette. Vivement la classe finie! A l'école, ils en ont parlé pendant la récréation. Au cours de la dictée, plusieurs se sont concertés par des clins d'œil. Ils se frottent les mains. A la sortie, Dominique est de la bande. Les voilà tous partis par les prés et les champs, vers la rivière. Un garçon ne se baigne pas, vous le savez bien, avec son costume de communion solennelle. Pas besoin d'expliquer cela aux gars. Livres, chemises, culottes sont vite entassés dans un coin. Un re-



gard sur la rivière, l'eau doit être bonne. L'entrain de Dominique tombe vite. Le voilà triste, car il n'y a pas que la rivière à intéresser les garçons. Ces gestes, ces jeux accompagnés de gros éclats de rire, sont défendus. Dominique tourne le dos et s'éloigne. Lui, du moins, personne ne le touchera. Il ne restera pas plus longtemps avec ces garçons. Il rentre,

assez honteux, vers la maison. Il se promet bien de ne plus jamais recommencer. Il veut bien se baigner, et même apprendre à nager. Pourquoi serait-il plus peureux qu'un autre? Il entraînerait plutôt les autres. Mais se convertir en polisson, jamais!... Plutôt la mort que le péché.

La semaine suivante, d'autres camarades ont encore essayé d'embrigader Dominique. Peine perdue ! Ils ont discuté : rien à faire ! Il ne veut pas. Ce n'est pas que l'eau ne le tente ! Mais, aujourd'hui, ne pas participer à leurs mauvais jeux est sa manière d'être présent dans la bande. Enervé, à la fin, Dominique leur dit la franche vérité. « C'est un péché de vous baigner comme vous le faites. » **Du coup, les garçons l'ont entouré. Ils se défendent.** « Non, pas de péché à s'amuser ainsi comme tout le monde. » **Bien sûr, se baigner est un bon sport. Dominique serait de la partie tout de suite, avec d'autres, des garçons au cœur pur. A force d'insister, Dominique finit par accepter. Il pose cependant une condition : courir demander la permission à sa mère. Alors les camarades, battent aussitôt en retraite en le traitant de nigaud. Dominique vient de leur prouver que leur conscience n'est pas tranquille. Dans la bande, d'accord, mais pas pour faire mal.**

Les gars partent sans lui vers la rivière.



7 au tour d'un poêle

La maman Brigitte avait raison. Parcourir seize kilomètres par jour dépasse les forces d'un enfant de dix ans. Dominique a bien fini par l'admettre. Au bout de cinq mois, l'écolier n'en peut plus. La Providence heureusement pense au petit Savio. Les parents parlent, en effet, de repartir au pays natal, à Mondonio. Leur maison est située, paraît-il, tout proche de l'école. La date du départ est même fixée. Ils déménageront probablement dans les derniers jours d'octobre. Les semaines, désormais, passent trop vite, semble-t-il. Voici déjà le dernier jour de la classe à Châteauneuf. Le maître d'école regrette certainement le départ de son petit élève. Il dira, à la mort de Dominique : « Du jour où il entra dans ma classe, jusqu'au jour de sa sortie, ses progrès dans les études furent extraordinaires. Il garda toujours la première place, et en toutes les matières. J'attribue ces résultats non seulement à son intelligence, mais surtout à ses profondes vertus. »

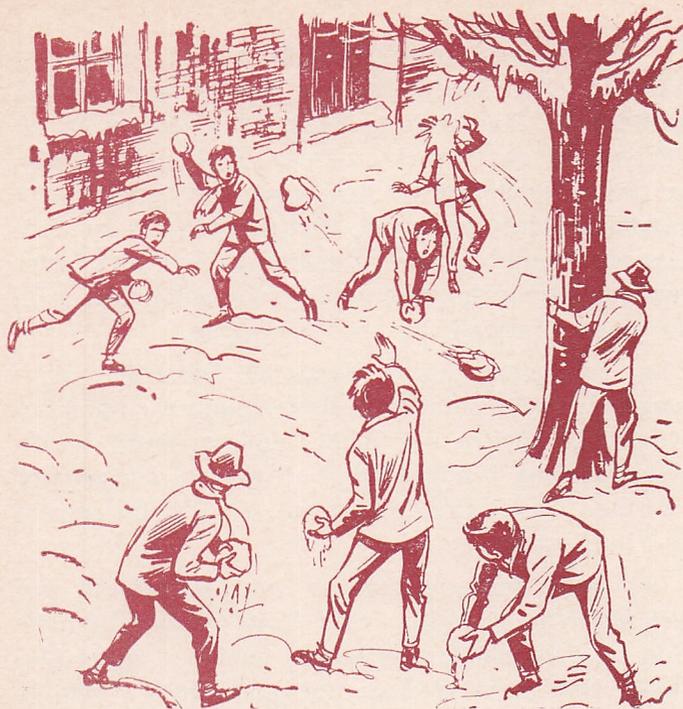
Dominique vient de dire au revoir à ses camarades. Il les a tant aimés. Demain, les Savio quittent le pays. Tout Murialdo le sait depuis longtemps. M. Zucca, le curé, perd certainement un bon servent de messe.

Pas haut, le petit bonhomme ! Et la route ne l'a pas fait grossir. Au contraire, il a plutôt maigri depuis quatre mois. Des cheveux bruns, des yeux doux, un front vaste, des lèvres ardentes. Rien qu'à le voir, on devine qu'il sait ce qu'il veut, ce petit garçon. Dominique n'est pas un de ces nerveux qui ne tiennent pas en place, mais un garçon à l'âme bien trempée. Il sait réfléchir tout seul. Il sait vouloir tout seul. Un garçon sympathique, ce Dominique.

Les voici donc tous à Mondonio. Désormais quelques enjambées suffisent à Dominique pour rejoindre l'école. Le maître s'appelle Cugliero. Avec lui, la classe marche à bonne allure. Il ne faut surtout pas broncher. Dominique l'a tout de suite deviné comme tout bon écolier.

Les jours, les semaines se succèdent aussi vite qu'à Murialdo et Châteauneuf. Voici l'hiver : Un mois déjà s'est écoulé depuis que la famille a quitté Murialdo. Noël sera là dans quelques jours. Toute la nuit dernière il a neigé, et ce matin la neige continue à tomber. Elle s'épaissit d'heure en heure et forme un magnifique tapis blanc.

Dominique n'est pas le dernier dans la cour à fabriquer des boules de neiges. Il est dans la bande quand la bataille commence : une guerre vraiment intéressante. Mais il va falloir rentrer tout à l'heure. Que faire ? Certains garçons sont vraiment ingénieux. A peine le temps d'expliquer leur plan à leurs cama-



rades qu'ils envahissent la classe. Les plus timides regardent par la porte entrouverte. L'un d'eux fait le guet : d'un moment à l'autre le maître pourrait survenir. Il donnera alors le signal d'alarme. Les loustics vident le poêle que M. Cugliero a préparé hier soir. Ils le remplissent de neige et de cailloux... Et le tour est joué. A présent la bataille peut continuer. La récréation sera certainement prolongée, du moins ils le croient.

A l'heure habituelle, M. Cugliero traverse la cour. Les bagarreurs s'interrogent d'un regard inquiet. Que se passe-t-il ? Le maître d'école s'est aperçu évidemment de la farce. Il apparaît dans l'embrasement de la porte et s'avance dans la cour. Un coup de sifflet fait tourner vers lui toutes les têtes. Dans le silence un « qui a fait cela ? » sec retentit. Pas de réponse. Quelqu'un souffle alors un nom : « Savio ». M. Cugliero n'en revient pas. Il commande aussitôt : « Tout le monde en rang et en classe. » Savio est alors attrapé publiquement. « Comment, lui dit le maître d'école, c'est toi qui t'es permis une pareille farce ? Tu mérites d'être chassé immédiatement de l'école. Heureusement pour toi que c'est la première fois. Mais j'espère aussi que c'est la dernière. » Dominique fut mis en pénitence, à genoux, au milieu de la classe.

Il ne dit pas un mot pour se défendre; il n'eut même pas un regard de mécontentement. Il ne lève pas les yeux de toute la classe. Connaissant le lendemain les noms des vrais coupables, M. Cugliero appelle alors Dominique. Il l'interroge : « Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? »

Dominique donne ses raisons. Il avait pensé mieux agir ainsi. Les coupables auraient été certainement chassés. Tandis que lui, il espérait être pardonné. Et puis, ajoute-t-il : « Je pensais à Jésus-Christ. Pendant la Passion, il avait été accusé, lui aussi, et Il n'avait pas ouvert la bouche pour sauver l'immense bande des hommes. »

8 le secret du cœur

Le petit drame du poêle fut vite oublié. M. Cugliero ne se cache pas d'aimer son petit élève Dominique. Il regrette encore de l'avoir puni injustement.

Avant d'écrire la vie de Dominique Savio, Don Bosco l'avait interrogé. M. Cugliero avait alors envoyé une longue lettre sur son ancien écolier. Il y raconte évidemment l'histoire du poêle. Et il écrit aussi : « Je puis affirmer que, pendant les vingt années consacrées à l'éducation des enfants, je n'en ai pas rencontré un seul aussi pieux que lui. C'était le plus agréable des compagnons. Quand je le regardais à l'église, j'étais étonné de voir un tel recueillement chez un enfant si jeune. Bien souvent, je me disais : Voilà une âme innocente qui semble vraiment déjà voir le ciel. »

La maison de Dominique n'est pas éloignée du presbytère; aussi bien des fois Dominique et son curé se rencontrèrent-ils. Un jour, Dominique laisse échapper cette parole : « Je voudrais devenir prêtre pour sauver mon âme et beaucoup d'âmes avec. »

Un vrai prêtre n'oublie pas facilement des paroles aussi ardentes. Dominique a douze ans. Ce n'est tout de même plus un gosse. A l'autel, M. Cugliero pense bien des fois à son futur prêtre mais la prière ne suffit pas. Il va l'aider. Il le faut. Car, de Riva à Murialdo, de Murialdo à Mondonio, les Savio ne se sont guère enrichis. Ils sont, en tous cas, bien incapables de payer les années d'étude d'un petit séminariste.

Pourtant, si l'enfant veut sérieusement devenir prêtre, la pauvreté ne doit pas constituer un obstacle. Comment s'y prendre ? M. Cugliero se souvient heureusement d'un de ses compagnons de séminaire : « BOSCO ! » Ce Bosco, devenu prêtre, n'a plus voulu s'occuper que des jeunes. Et ces temps derniers, il vient d'ouvrir une école à Turin, une école professionnelle pour les jeunes, une école pour leur apprendre un métier. Les jeunes n'ont qu'à choisir : menuiserie, couture, cordonnerie, imprimerie, reliure, etc...

Il reçoit aussi dans son école les futurs prêtres. Le curé de Mondonio saute dans la diligence et prend la route de Turin. Il va expliquer le cas à Don Bosco. Avec lui, une solution sera certainement trouvée. Les Savio n'auront qu'à envoyer en plus quelques sacs de pommes de terre ou de châtaignes. M. Cugliero part donc très optimiste.

Il vient frapper à la porte de Don Bosco. Et les voilà bientôt assis tous les deux l'un près de l'autre.

M. le Curé explique ce qui le tracasse. « Un de mes petits paroissiens veut être prêtre, mais la famille ne peut pas payer de pension. » **Et pour ne pas essayer de refus, M. Cugliero ajoute aussitôt, pure vérité d'ailleurs :** « Vous avez peut-être dans votre maison des élèves qui le valent, vous en trouverez difficilement qui le surpassent en intelligence et en vertu. Essayez, vous verrez. »

Don Bosco a compris. Il va étudier sérieusement le cas de Dominique. Justement un excellente occasion se présente. Don Bosco doit aller passer quelques jours aux Becchi, son pays natal, avec ses élèves. Comme tous les ans, la colonie partira en fin septembre. Dominique pourrait aller le trouver là et l'affaire serait réglée.

A Modonio, Dominique attend avec impatience le retour de M. le Curé : oui, il verra Don Bosco, il pourra lui parler. M. Cugliero laisse déjà deviner la réponse : « Dominique, tu seras prêtre, un jour, si Dieu le veut. »



9 promenade aux Becchi

Don Bosco vient d'installer sa colonie aux Becchi. Les Becchi voisent avec Châteauneuf. Le frère de Don Bosco y exploite une ferme. Fin septembre, c'est le temps des vendanges et les enfants de Don Bosco vont aider le fermier à sa vigne. Du 25 septembre au 15 octobre, trois semaines de travail en plein champ. La rencontre de Don Bosco avec Dominique coïncide avec une neuvaine à la Sainte Vierge, c'est bon signe. L'Eglise célébrera dans quelques jours la fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire.

A Mondonio, papa Savio a décidé d'aller conduire Dominique aux Becchi. A la colonie, ce matin-là, les élèves sont affairés autour des pommes de terre. Les deux promeneurs débouchent au bout du sentier pour tomber au milieu d'eux. Don Bosco les attendait. Il va au-devant d'eux pour les accueillir à bras ouverts. Un coup d'œil aussitôt sur l'enfant, après la poignée de main au papa. Excellente impression au premier abord : M. Cugliero n'a pas exagéré. Garçon paisible, respectueux, Dominique a vraiment une tête sympathique. Don Bosco s'y connaît en garçons, il aura vite fait de le juger.



« Voyons, lui dit Don Bosco, qui es-tu ? » Il l'a pris par les épaules. Il le pousse à l'écart, en le fixant du regard. « Qui es-tu, d'où viens-tu ? — Je suis Dominique Savio, de Mondonio. » Et les voilà tous les deux à faire les cent pas. On parle d'études. Dominique très communicatif et spontané, fait connaître ses goûts.

Don Bosco s'apprête à expliquer au papa ce qu'il pense de son garçon. Mais Dominique l'arrête. Il désirerait une réponse. Mis en confiance, il va droit

au but. « Eh ! bien ! que pensez-vous de moi ? Est-ce que vous allez m'emmener à Turin pour étudier ? — **Don Bosco sourit**, tu as de l'étoffe, mon garçon, lui dit-il. — Mais pour quoi faire cette étoffe ? lui demande Dominique. — **Don Bosco lui glisse alors à l'oreille son idée** : Pour confectionner un bel habit dont nous ferons présent au Bon Dieu. » **Dominique devine. L'étoffe c'est Dominique et le tailleur, c'est Don Bosco. L'image s'éclaircit, mais alors une conclusion s'impose. Et l'enfant de s'écrier tout content** : « Prenez-moi avec vous, vous ferez un beau vêtement pour le Seigneur. » **Dans tout cela, un seul petit point noir. Don Bosco explique son hésitation. Malgré ses douze ans, Dominique paraît peu solide, maigre ! Pourra-t-il étudier ? Il faut une certaine résistance pour cela ! Dominique a la riposte facile.** « Dieu m'a donné la force et la santé jusqu'ici, il m'aidera encore dans l'avenir. » **Don Bosco pose alors une dernière question, la principale** : « Et quand tu auras terminé tes études, Dominique, que penses-tu faire ? » **Cette fois-ci l'enfant laisse parler son cœur.** « Si Dieu m'en fait la grâce, je désire de tout mon cœur être prêtre. »

Don Bosco improvise un petit examen. Pendant que Dominique se préparera il parlera au papa. Dominique s'est écarté un peu, avec la revue des « Lectures Catholiques ». Il doit étudier une page par cœur. Il montrera ainsi s'il est capable oui ou

non, d'apprendre quelque chose. Dominique s'est mis aussitôt au travail. Huit minutes après, il se présente tout joyeux. Il est prêt à réciter sa leçon. En effet, il sait la page par cœur. Cette fois-ci Don Bosco est vaincu. « Tu as devancé l'heure de la récitation, tu mérites d'être accepté sans tarder. »

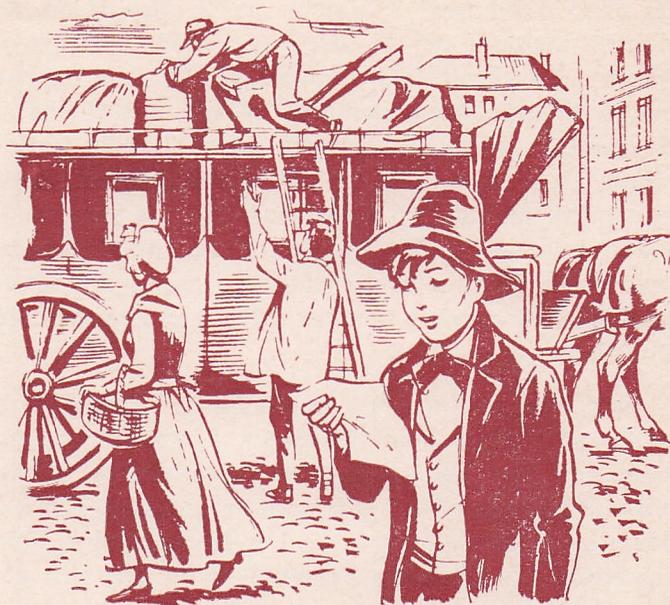
Don Bosco parle déjà de l'emmener avec lui à Turin. Une grande joie emplit le cœur de Dominique. Inoubliable journée du 2 octobre !



10 une porte s'ouvre

A la maison, toute la journée du 2 octobre, la maman Savio a pensé à Dominique. Elle attend son retour avec impatience. Les mamans attendent toujours. Dominique, à peine arrivé, n'a pas encore ouvert la bouche, mais la maman Brigitte a deviné. Les yeux rieurs du garçon trahissent une bonne nouvelle. « Don Bosco m'accepte chez lui. Je partirai le 29 octobre. » La joie de Dominique remplit le cœur de sa maman. Demain, elle commencera à préparer le trousseau. Quelque chose de pauvre mais tout sera propre. Si les jours ne suffisent pas, elle veillera la nuit. Mais le 29 octobre, il ne manquera rien.

Un mois s'est écoulé depuis la promenade aux Becchi. Voici arrivé le 29 octobre. Les paquets bien ficelés attendent là dans un coin. Un dernier déjeuner et il faudra partir aussitôt pour ne pas manquer la diligence de Chieri. La maman, les petits frères et sœurs ont embrassé l'heureux partant. Un dernier au revoir rapide de la main au détour du chemin : il faut se hâter pour ne pas rater le rendez-vous au chef-lieu. Le papa reviendra seul, pendant que les



quatre chevaux trotteront sur la route, emmenant Dominique à Turin.

Après un voyage de deux heures, la diligence stoppe au coin de la place du Château, juste devant l'hôtel Bonnafous. Les jambes un peu engourdis, Dominique part à la rencontre de Don Bosco. M. le Curé lui a bien expliqué l'endroit tout à l'heure. Malgré tout, Dominique se sent un peu perdu dans la foule en va-et-vient sur cette place de Turin. Vite,

un coup d'œil pour s'orienter sur le plan remis au dernier moment par M. le Curé : bon, compris, à gauche, puis à droite. Il croit rêver : Que de choses extraordinaires aux devantures ! Arrivé aux Halles, il descend un peu sur sa gauche. Voici l'hôpital Cottolengo. La maison de Don Bosco doit certainement apparaître bientôt. En effet, la voici, il la reconnaît, grâce à la description de Don Bosco. Il a hâte de revoir son grand ami. Il sonne au grand portail et quelqu'un le conduit tout de suite à la chambre de Don Bosco.

Avec une petite émotion, l'enfant a frappé à la porte qui s'ouvre immédiatement. Il est entré alors avec son bon sourire habituel. Don Bosco laisse aussitôt son travail : Il préparait le prochain numéro des « Lectures Catholiques ». Les voici tous les deux comme le 2 octobre aux Becchi. Ils n'ont pas changé. Ils se comprennent même mieux.

Dominique n'a pas peur de parler. Il a vu tant de choses tout à l'heure dans les rues. Il continue d'ailleurs de regarder. Ses yeux se fixent sur un carton accroché au-dessus d'un portrait de saint François de Sales. Don Bosco ne rate pas l'occasion. Et le voilà en train d'exciter la curiosité de son nouvel élève. « Voyons, Dominique, les cinq mots latins de ce carton ne sont tout de même pas difficiles à traduire. « Da mihi animas, coetera tolle. » **Le petit**

latiniste a vite compris les trois premiers. « Da mihi animas » veut dire « donnez-moi des âmes. ». **Mais les deux autres mots « coetera tolle » impossible de les comprendre. Ils sont pourtant écrits assez gros.** « Allons, Dominique, cherche et tu trouveras. » « Coetera tolle », veut dire : « le reste, prenez-le ». **Et comme Dominique n'a pas encore l'air de saisir, Don Bosco explique le marché, pas celui des halles, mais celui qu'il pratique avec Dieu.**

« Je demande au Bon Dieu des âmes, **vois-tu Dominique,** et je paie en lui cédant tout le reste. »

Ce carton s'illumine soudain aux yeux de Dominique. Il a deviné. Dans cette maison, pas de commerce d'argent, mais le rachat des âmes.



11 la guerre est déclarée

Pas le temps de s'ennuyer à l'oratoire Saint-François-de-Sales du Valdocco : le temps est bien employé. Deux jours après son arrivée Dominique va déjà au cours. Son professeur s'appelle M. Bonzanno; c'est un ami de Don Bosco. Il habite et enseigne en ville. Avec lui, faire des progrès devient un vrai jeu. Pas de chahut en classe. Il mène de front ses trois divisions et tient facilement ses élèves attentifs et éveillés. Les devoirs sont faits, les leçons sont sues !

Quarante jours, déjà, se sont écoulés depuis le 29 octobre, jour de l'entrée de Savio.

En ce moment, Dominique prépare le 8 décembre. Ce jour-là l'Eglise célèbre dans le monde entier l'Immaculée-Conception. Don Bosco vient d'annoncer la grande neuvaine. Neuf jours de prières et de sacrifices. Dominique a tout de suite compris. Il se montre même ingénieux. Sur neuf billets il inscrit un effort à faire. Et tous les jours il en tire un au sort.

Chaque soir, le Directeur vient parler longuement aux enfants. L'année 1854 est tellement importante ! Le 8 décembre prochain, Pie IX à Rome, va parler dans la Basilique Saint-Pierre. Les cardinaux, les archevêques, les évêques, les vicaires apostoliques se rassembleront. Ce jour-là, le Pape proclamera la Conception Immaculée de la Vierge, Mère de Dieu.

A la maison du Valdocco, les garçons s'entendent pour être plus généreux. La grande neuvaine excite chez la plupart une véritable ardeur. C'est juste, après tout, car ils ont un chaleureux merci à dire à Notre-Dame. Tout dernièrement, pendant l'épidémie de choléra, les plus grands élèves se sont mis au service des malades. Malgré des heures entières au contact des mourants, ils ont tous échappé à la contagion. Une vraie protection. Elle s'explique : ils en portaient tous la médaille.

La neuvaine s'avance. Tous les soirs, Dominique tire au sort l'effort à faire le lendemain. Il devient plus sérieux, plus charitable.

Un soir, il frappe à la porte de Don Bosco. Personne ne craint d'aller chez lui. La porte du Père s'ouvre si facilement !

Dominique vient expliquer quelque chose de très sérieux. Sa figure le montre.

Depuis plusieurs jours Dominique a prié et réfléchi.

Il vient maintenant soumettre ses résolutions. Tout d'abord il veut faire une confession générale.

Ensuite, il voudrait aller communier tous les jours. Don Bosco admire le travail de la Vierge. Il rayonne de joie. Dominique le devine facilement à l'éclat de ses yeux.

Ce soir, éclairé et fortifié, Dominique déclare une vraie guerre au péché.

La Vierge Immaculée a touché son cœur. Cet enfant de douze ans et demi préfère mourir plutôt que de commettre même un péché véniel. Il veut absolument rester pur. Le voici engagé sur la route d'une vraie sainteté.

En partant, Dominique a glissé ses résolutions dans la main de Don Bosco. Ce petit billet le conduira bien loin : au ciel. C'est sérieux un gars de douze ans qui se décide.

Les cérémonies de la fête du 8 décembre se terminent. Dans la soirée, il se rend tout seul à l'autel de la Vierge. A genoux il redit sa prière :

« O Marie, je vous donne mon cœur, faites qu'il soit toujours vôtre. O Jésus, ô Marie, ne cessez jamais d'être mes amis. De grâce que je meure plutôt que d'avoir le malheur de commettre un seul péché. »



12 la prairie de la citadelle

Voici une histoire à peine croyable, et pourtant authentique : un des témoins a tout raconté à Don Bosco.

Deux grands garçons viennent de se disputer. La bagarre a commencé par des injures. Leurs yeux se lancent des regards de colère. A la fin, une décision est prise. La querelle se règlera à coups de pierres : une vraie bataille.

Dominique vient de l'apprendre. Que faire ? Il faut pourtant calmer ces furieux. Il va les trouver : peine perdue. Ils ne veulent pas l'écouter. La vengeance, c'est pourtant un péché. Une autre idée lui vient et il leur écrit. Dans sa lettre, il les menace même d'avertir le professeur et les parents. Pas davantage de succès.

Que faire donc pour les détourner du péché et les empêcher de se blesser ? Il cherche encore. Soudain, il trouve. Après la classe, il court vers eux. Il est plus petit, plus jeune, peu importe ! Il leur parle sans peur : « C'est très mal de vous battre. Si vous ne voulez pas renoncer à votre projet, laissez-moi au moins y mettre une condition. »

Ils se sont alors regardés, mais ils parlent encore de se casser la tête. A force d'insister, ils acceptent l'idée de Dominique. Mais ils veulent se battre et pour cela, pas de condition...

Entendu, Dominique dira sa condition, sur place, et surtout, il l'a promis, il n'appellera personne.

Ils partent donc tous les trois vers la prairie de la Citadelle, au-delà de la porte de la Suze. En chemin, Dominique a toute la peine du monde à les empêcher de se battre avant d'arriver.

Ils entrent dans la prairie. Dominique les laisse se préparer à la bagarre. Chacun ramasse sa provision de pierres. Tous les deux se placent à la distance voulue.

Alors Dominique court au milieu d'eux, depuis qu'il a compris que le péché c'est la division, la haine, il voudrait courir dans toutes les bandes, où les gars ne s'aiment pas. Ici il parle fort : « Avant de vous battre, une condition, s'il vous plaît. Vous l'avez acceptée d'avance. »

Il vient d'élever au-dessus de sa tête un petit crucifix. Il le porte habituellement sur sa poitrine.

« Regardez en face ce crucifix, et dites tout haut : Jésus-Christ innocent est mort en pardonnant à ses bourreaux, et moi, pécheur, je veux l'offenser en me vengeant cruellement. »



Dominique va alors se mettre aux genoux du plus furieux et le regarde dans les yeux. Celui-ci tremble d'émotion, puis finit par pardonner de bon cœur. Il veut même se confesser.

Dominique ne parla jamais de ce triomphe. Ce sont les deux autres, qui un jour, ont tout raconté, sans quoi, nul n'en aurait jamais rien su.



13 coup de poing

Cette fois, Dominique va faiblir ! Un jeudi après-midi, les gars partent avec lui voir le barrage. Pour une fois, tant pis pour la classe. Au bout d'une centaine de mètres, Dominique reconnaît son erreur. Il fait fausse route, évidemment. L'école buissonnière déplaît au Seigneur. Il stoppe devant le feu rouge de sa conscience : ses camarades s'arrêtent aussi. « Je ne continue plus, leur dit-il, n'essayez pas de m'entraîner. » Et, énergiquement, il rebroussa chemin vers l'école. Et tous les gars emboitant le pas derrière lui, la bande le suivit.

Le sourire de Dominique conquiert tous les cœurs. Il est aimé, mais il le mérite bien. Garçon toujours bien mis, sans recherche, poli, prêt à rendre service : tel est Dominique, l'ami de tous. Il est très souvent premier en classe, mais personne ne le jalouse. Modeste et bûcheur, il mérite sa place. Ses cahiers sont bourrés de notes; il faut les voir.

Rien de plus simple que le devoir, répète partout Don Bosco. D'autres peut-être ne l'ont pas encore compris. Pour Dominique, la devise est entrée dans la tête et le cœur.

Il consulte toujours sa conscience. En allant au cours, chez M. Bonzanino, certains inventent en chemin toutes sortes de singerie, tirent sur les sonnettes, s'arrêtent aux devantures. Lui passe, tête plongée dans son livre.

« Chaque fois que je le regardais, a certifié plus tard un de ses condisciples, je me sentais porté à accomplir exactement mes devoirs, à écouter la leçon du maître avec attention. » En classe, il doit faire quelquefois réciter la leçon aux retardataires. Leur esprit lent ne retient pas grand-chose. Que faire ? Leur mettre une mauvaise note ? Il trouve cette besogne trop pénible. Augmenter les points... la justice le lui interdit. Un bon cœur se débrouille toujours. Dominique leur fait répéter leur leçon jusqu'à ce qu'ils la sachent. La note atteindra la moyenne.

Si deux camarades se querellent, Dominique arrive à temps, le sourire aux lèvres, mais le sourire d'un saint. S'il prie, visiblement il reste uni à Dieu. Il a trouvé là sa force, son point d'appui.

Apprenant sa mort, M. l'abbé Picco, son professeur de Troisième, lance tout de suite un défi à toute la classe : « L'avez-vous jamais vu faire quelque chose qui ressemble à un manquement à son devoir ? » Les élèves l'ont trop vu lutter, pour apporter le moindre démenti à cette louange.

Les cent soixante garçons du Valdocco ne sont

pas précisément des modèles. Don Bosco le sait bien. Plusieurs fois, en songe, il les a vus. D'après le pain qu'ils mangeaient, il connaissait leur âme : âme pure, vivante, ou âme en état de péché mortel. Ils pouvaient ensuite venir dans sa chambre et Don Bosco leur dévoilait à chacun le fond de leur cœur.

La maman Marguerite, mère de Don Bosco, en était convaincue elle aussi. Elle en avait assez, comme elle disait, avec de tels gamins si mal



élevés : courir à travers le jardin, piétiner sa lessive. Cette étourderie n'allait pas sans quelque méchanceté.

Ils venaient de partout ces pauvres enfants : de chez le juge d'instruction, quelquefois.

Dans un pareil milieu, à chaque instant, la lutte s'impose pour entraîner les autres. Les gars se défendent. Continuellement il faut ramer à contre-courant de la médiocrité. Dominique combattra vaillamment, allant de bande en bande.

Un soir, en pleine étude, les élèves se mettent à bombarder l'unique poêle de la classe à coups de boules de neige. Dominique veut élever la voix. « Don Bosco le défend. » Des cris lui répondent : « Occupe-toi de ce qui te regarde. » Dominique ne se démonte pas. Agacé, l'un d'eux, se jette sur lui à coups de pieds et à coups de poings. Dominique rougit, pâlit, mais il se maîtrisera. Il n'ira pas pleurnicher chez Don Bosco, les autres le savent bien. Tranquillement il répond à cette brute : « Ce n'est pas bien, n'agis pas ainsi avec les autres. »



14 le cœur en feu

Dominique vient d'avoir treize ans. Un dimanche, probablement de mars 1855, Don Bosco prêche. Tout le monde écoute l'histoire de ses songes si intéressants. Aujourd'hui le Christ parle plus fort au cœur de Dominique. Il frappe vraiment à la porte. Dominique l'entend bien. Don Bosco ne dit rien de très compliqué. Il répète sans cesse son fameux refrain. « Dieu veut que nous soyons des saints; il est facile d'arriver à la sainteté. » **Tout le monde peut le comprendre.** « Dieu veut que nous soyons des saints. » **Cette parole de l'Épître lui est entré en plein cœur.** En récréation, sur la cour, au dortoir, au réfectoire, cette parole le poursuit :

« Dieu veut que nous soyons des saints. » **Le bout-en-train Dominique ne parle plus.** Il devient taciturne, il fuit la bande de ses camarades.

Don Bosco s'est vite aperçu du changement soudain de son élève.

Au bout de cinq ou six jours, il l'interroge : « Qu'est-ce qui te tracasse, Dominique ? Où as-tu mal ? » **Des yeux brillants... signe négatif de tête... A force de questionner, il finit par avouer.** « Il souffre plutôt d'un mal de bien. » **Don Bosco a deviné, mais il fait mine de ne pas saisir.** Et Dominique d'expliquer ce qui le travaille... « Devenir un saint. » **Mais ce qui le préoccupe, c'est de savoir ce qu'il faut faire pour cela.** C'est facile à Don Bosco d'éclairer cette âme si pure. « Pas de trouble, mon petit ami, de la joie. Ton devoir, ton devoir... et il faut jouer, rester dans la bande. » **Ainsi revint la paix.**

Un jour, Don Bosco lui offre un joli cadeau. Il le méritait, depuis six mois sa conduite est exemplaire dans la maison; mais ce cadeau ne lui dit rien. Une seule chose l'intéresse : devenir un saint. Il veut se donner tout entier à Dieu et à ses camarades pour toujours. Le reste compte si peu.

De temps en temps, les élèves sont invités à écrire sur un billet ce qu'ils désirent obtenir. Une idée du Directeur pour montrer son affection aux pensionnaires. Les imaginations bâtissent des châteaux en Espagne. Chacun découvre des désirs immenses au fond de son âme. Bien des demandes expriment les convoitises les plus fantastiques.

Dominique vient d'écrire sur son billet. « Je vous

demande de sauver mon âme et de faire de moi un saint. » **Vraiment l'idée s'enracine fortement chez lui.**

Dès que Don Bosco apparaît sur la cour, il est aussitôt entouré. Chacun lui parle librement. Un petit groupe discute aujourd'hui sur l'étymologie, c'est-à-dire l'origine des mots. Quel jeu intéressant de savoir qu'Elisabeth veut dire : « Maison de Dieu. » René : « Né de nouveau. » Et Dominique, que signifie ce mot-là ? Les latinistes ont vite trouvé l'explication Dominique vient du mot « Dominus ». Mais oui ? Do-

minus vobiscum; Le Seigneur est avec vous. Dominique rayonne alors de bonheur. Même son nom lui répète : « Dieu veut que nous soyons des saints. » Dominique, ou être tout entier au Seigneur, pour lui, c'est la même chose.



15 fou-rire

Pas de cœur pur sans sacrifices. Dominique le sait depuis longtemps. Il lit l'Évangile, il réfléchit. Il connaît la parole du Christ : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » Pas le moindre doute pour lui sur ce point. Pour aller au ciel, pas d'autre chemin que celui de la Croix, du record, de la performance. Dominique sait la route et s'y engage avec vaillance.

Pour commencer il se met au pain et à l'eau tous les samedis. Voici le Carême : le matin, pas de déjeuner pour lui. Dominique ne recommencera pas deux fois car Don Bosco est vite averti, et il a l'œil !

Dominique ne se décourage jamais. Il invente autre chose. Dans ses poches, le soir, il apporte au dortoir cailloux, morceaux de bois. Il fourre tout cela sous ses draps. La nouvelle invention est encore découverte et il faut aussi l'abandonner.

Voici l'hiver. Une bonne idée, pense Dominique. « Me priver de couverture. » La pénitence dure un moment, mais un beau jour il reste au lit pour indisposition. Le Directeur vient le visiter au dortoir. Est-il assez couvert seulement ? La cause du malaise est



trouvée. Le petit malade ne possède qu'une couverture sur lui. Dominique sans se démonter parle de la crèche, du calvaire. Don Bosco ne partage point cette opinion. Tout de suite il fait apporter plusieurs bonnes couvertures.

Que faire donc, maintenant ? Dominique est à bout d'inventions. Heureusement, Don Bosco l'éclaire alors. « Pas de ciel sans pénitence, rien de plus vrai, Dominique, mais pour le moment, la pénitence que Dieu demande pour toi c'est l'obéissance, le travail,

l'acceptation des peines de chaque jour. Accepter la souffrance quotidienne, les humiliations, le chaud, le froid, le vent, la pluie, la neige, la fatigue, les maladies, voilà pour toi la vraie pénitence, comprends-tu ? Pas d'agitation Dominique, sans cela, impossible d'écouter le Seigneur. Accroche-toi à ton devoir de chaque instant. Reste toujours gai. Tu tiens déjà la bonne route. Il faut plus de courage que de temps pour faire un saint. »

Cette fois, Dominique a compris. Et chez lui, comprendre signifie mettre tout de suite en pratique. L'hiver, aux jours de grand gel, ses mains se gonflent d'engelures. Il ne se plaint pas. Pas de grimaces malgré les démangeaisons, mais le sourire. Il plaisante même. « Plus les engelures enflent, plus elles font du bien », dit-il. Au lieu de courir pour traverser la cour, vers la classe chauffée, il marche lentement. Le froid peut ainsi piquer à son aise. Dominique croyait bien faire, il doit encore découvrir la vraie pénitence.

Dominique ignore la mauvaise humeur. Au réfectoire, jamais il ne rechigne devant les plats moins bien préparés. A table comme partout ailleurs, chacun trouve toujours Dominique disponible. « Disponible. » Brosser les souliers des camarades, brosser leur habit, soigner les malades à l'infirmerie : bonne affaire pour Dominique. Il faut l'entendre rire. Au-

jourd'hui la classe s'annonce bien bruyante chez l'abbé Rua. Le professeur semble ramener le calme avec peine. Les garçons viennent tous d'éclater de rire. La cause ? Pas grand-chose. Peut-être une réflexion d'élève assez comique. L'abbé Rua, jeune professeur de 17 ans finit par les ramener à l'ordre. Mais le silence demeure lourd. Soudain, au moment où chacun écoute le tic-tac de l'horloge, un grand rire franc et sonore. Le fou-rire s'est emparé de Dominique. Le professeur l'interpelle d'une voix sèche. Il veut couper court à une nouvelle dissipation. « Lève-toi Savio, va te mettre à genoux au milieu de la salle. » Dominique obéit sans bouder. C'est encore cela de la pénitence et Dominique le comprend.



16 un lieu stratégique

Belle humeur, travail, piété. Trois petits mots, mais tout un programme : celui de Don Bosco et de Dominique.

Le dimanche, en chaire, le soir après souper, au confessionnal, dans sa chambre, Don Bosco l'a expliqué bien des fois. A la fin, Dominique a fini par comprendre l'impossibilité de se sauver tout seul. Son bonheur, il le redit souvent, consiste à gagner tous les autres. Il n'a pas oublié les cinq mots latins : « Seigneur, en échange des âmes, je vais donner tout. »

Justement, voici une occasion d'agir. Dans la cour, tout proche de la sortie, les camarades commencent à s'attrouper. Il court voir. Tout le monde écoute un drôle d'individu. Ce monsieur raconte des histoires plutôt louches. Dominique patiente un moment, mais vraiment la dernière dépasse la mesure. Quelques élèves s'éloignent. Mais d'autres prennent goût au poison. Dominique n'hésite pas alors à leur crier : « Quittez ce malheureux il en veut à vos âmes. » « Allez-vous-en, mes amis, il veut nous enlever notre âme. »

Un jour, un cercle se forme encore. Cette fois, personne ne parle. Tout le monde regarde un illustré. Un grand du patronage tourne les pages. Le film des images est dégoûtant. Heureusement, Dominique



semble toujours flairer le danger. Il quitte le jeu, s'avance décidé, empoigne le journal et le déchire. Des yeux, c'est fait pour contempler les merveilles

de la création et non les saletés. Quand il s'agit de défendre la pureté de ses camarades, aucune timidité n'arrête Dominique. Un de ses professeurs l'a entendu parler une fois à Don Bosco, il ne reconnaissait plus son élève. Les mains sur les hanches, le ton était autoritaire. « Non, disait le petit, intraitable, on ne peut supporter cela dans la maison. »

Un après-midi de dimanche, deux gamins se battent sur le seuil de la Conciergerie. Une vraie bagarre. L'un d'eux, 9 ans, s'essaie à blasphémer. Dominique accourt vite sur le champ de bataille. Il saisit par le bras le petit bonhomme. « Viens, avec moi, lui dit-il, tu ne regretteras pas. » Ils s'agenouillent : « Mon Dieu, je vous demande pardon de l'offense que je vous ai faite en prononçant votre nom sans respect. » Un bon acte de contrition, et c'est la paix.

Dominique ne craint personne, même pas ses copains. Le voici en train de jouer aux boules avec Roda qui n'est à la maison que depuis quelques semaines seulement. Le pauvre garçon n'a pas eu les bons parents de Dominique. Une boule mal placée déclanche aussitôt un gros juron. Mais le jeu est terminé. Dominique s'est approché de son camarade et, avec les mots les plus doux, il conseille de réparer l'amitié de Dieu, maladroitement blessée. La voix se fait si persuasive, si pleine de bonté que Roda monte sur le champ chez Don Bosco. Et Roda se guérit à tout jamais de ce vilain vice.

« Se sauver en sauvant les autres. »

Encore une occasion ! Des camarades veulent l'entraîner au bain. C'est tout naturel ! A Turin la chaleur devient facilement insupportable. Mais Don Bosco — prudence légitime d'un Père — le défend pour une bonne raison : les rivières, à Turin, coulent rapides et profondes. Dominique tâche de les retenir. A force de discuter il gagne encore la partie. Avec lui, Dieu gagne toujours.



17 **une arme formidable**

Dominique aime lire surtout la vie des Saints. Il rêve d'ailleurs d'aller en Angleterre : tant d'âmes là-bas à instruire et à ramener. Il rêve de vivre en missionnaire tout de suite. « Aussitôt que j'aurai la soutane, disait-il, j'irai à Mondonio et je rassemblerai les enfants pour leur apprendre le catéchisme. Je leur raconterai de belles histoires. Ils aimeront Dieu, le Grand Inconnu. »

En attendant, il ne perd pas son temps. Tous les dimanches, à l'oratoire, son petit groupe d'enfants l'attend. Il leur explique le catéchisme. Les retardataires deviennent ses meilleurs amis. Forcément, ses petits élèves l'aiment bien. Un bel enfant, Dominique, mais surtout une âme ardente. Elle passe tout entière dans son sourire. Son sourire, c'est son âme, une âme formidable. Les garçons l'entourent comme la limaille un aimant. Sa bonté les attire. Sa gaieté les retient. Que d'histoires il leur raconte ! Certains lui coupent quelquefois la parole. Peu importe, il n'est jamais embarrassé pour répondre. Au milieu du petit auditoire, un camarade, se lève-t-il ? il a tout de suite la parole. « Tu nous ennues avec tes histoires. Pourquoi nous raconter tout cela ? » Dominique garde quand même le sourire. Et il s'explique. « Nous

sommes tous frères, nous devons nous entraider à faire notre salut; nous devons nous aimer les uns les autres. »

Pendant les vacances, le petit catéchiste continue son travail. Durant l'année il collectionne médailles, images, petits livres. Les enfants de Mondonio recevront ainsi des récompenses. Les cadeaux ne suffi-



sent pas toujours. Que faire pour les têtes dures ? Comme un vrai missionnaire, Dominique ne se décourage jamais. Il met quelquefois bien du temps pour instruire l'un ou l'autre de ses petits compa-

gnons, mais infatigable, il ne se lasse jamais. Apprendre le signe de la Croix, c'est toute une affaire. Peu importe ! Dominique n'est pas pressé. Et puis, la croix tracée, la route est indiquée.

A la maison, il s'improvise maître d'école, mais un maître si bon ! Apprendre à lire et écrire aux petits frères, leur faire le catéchisme, les conduire à l'église, leur raconter l'Évangile, l'Histoire Sainte, voilà ses vacances à lui, les vacances du cœur.

Au retour des vacances, pas de cafard pour lui. Il court tout droit vers les bandes de nouveaux. Il les trouve plantés dans un coin, tristes souvent, timides. Pour lui, c'est un jeu de les sortir de leur dépaysement. Ils reconnaissent d'ailleurs vite en Dominique un vrai copain. Des disputes, rien de plus fréquent entre garçons. Ils se querellent pour des riens, se battent. Le sourire de Dominique arrange tout. Jamais il ne refuse de rendre service. Se priver de récréation pour apprendre à lire à un pauvre gars, une bonne affaire pour lui. Jamais en colère, Dominique ! et si parfois, il rougit tout de même, il sait toujours pardonner. A tout, il préfère la salle d'infirmier, son royaume. Aider ses camarades à manger, à boire, à se lever, leur faire une bonne lecture, à retrouver le sourire. Un véritable amusement pour le petit infirmier bénévole.

Comme le martyr, cette conduite est inexplicable sans la grâce, cette présence spéciale de Dieu.

S'il reste à l'infirmier, les gars regrettent son absence sur la cour. Il n'a vraiment pas son pareil pour lancer une partie. Il s'amuse follement. Et parfois, il s'arrête, attrape un des joueurs choisi depuis longtemps. « Veux-tu, lui dit-il alors, que nous allions nous confesser samedi ? » Souvent c'est accepté, et personne n'a rien vu. Mais voici que le Christ est revenu dans la bande.

Pour sauver une âme il ne recule devant aucun sacrifice. Un jour, un gars lui envoie en pleine figure un coup de poing formidable. « Tiens, porte cela à Don Bosco ! » Quelle brute ! Dominique ne répond pas. Dominique ne rapportait rien à Don Bosco, mais le soir il restait souvent quelques instants avec lui. Cela suffisait pour le faire traiter d'espion.

Un jour qu'il priait quelqu'un gentiment de ne plus désobéir, le gars se retourne et lui crie : « Fiche-moi la paix avec tes sermons, espèce de crevé ! » Tout cela le blessait, ne le décourageait jamais : il n'en aimait que davantage.

Cagliero, un de ses copains, plus tard évêque de Frascati et Cardinal, a vu des camarades se convertir tout d'un coup sous ses yeux. Le sourire de Dominique devient parfois si suppliant ! C'est un peu celui du Christ vainqueur et ressuscité. Le Seigneur l'a promis : l'évangile de Marc ne se termine-t-il pas par ces mots : « Il travaillait avec eux, confirmant sa Parole par les miracles qui l'accompagnaient. » Avec quelques camarades il fonde une société ; son but : convertir la bande des durs.

18 une idée lumineuse

Depuis quelques jours, Dominique est harcelé par une idée. Il veut vraiment faire quelque chose pour la Sainte Vierge. « Je dois agir vite, se dit-il, car mes jours sont comptés, je le sais bien. »

Dominique n'a pas les yeux dans sa poche. Il remarque ce qui se passe chez Don Bosco. Et tout n'est pas parfait dans la maison. Que faire ? sinon l'aider. Que faire ? sinon « faire vite quelque chose ». L'idée le préoccupe. Elle le poursuit partout. Avant de se lancer il faut attendre l'heure de Dieu. Un matin de mai 1856, Dominique crut le moment venu de faire quelque chose.

Ce matin-là, Don Bosco s'était retourné, pour la communion. Il dut refermer le tabernacle sans communier personne, car personne ne s'approcha de la sainte Table, comme il arrive encore parfois aux messes de 11 heures le dimanche. Il y eut quelques instants pénibles.

Après le déjeuner, en allant suivre les cours, en ville, certains étudiants en parlèrent. Les meilleurs

ne voulaient pas que l'incident se reproduise. Durandi et Bongiovanni se décidèrent. L'idéal serait, pensent-ils, que, chaque matin, quelques-uns au moins communient. Ils convinrent de se revoir et d'en parler. A leur première réunion, Dominique est invité, naturellement. Lui aussi, l'autre jour, a été désolé de ne voir personne communier. Mais il réfléchit. Une grande idée naît dans son cœur. Dans un cœur qui lui est uni le Bon Dieu bouge toujours; rien de plus vrai. Voilà, il veut fonder un groupe. Son nom est tout trouvé, depuis longtemps. Dominique le propose. Le groupe s'appellera : la Compagnie de l'Immaculée-Conception. Qui dit mieux ? Le pape vient de proclamer l'an passé ce grand dogme. L'heure a sonné. La Compagnie de l'Immaculée-Conception vient de naître à l'instant. Ses compagnons honoreront d'une façon spéciale la Sainte Vierge. Leur devise : « Exacts en tout. » Leur dévotion : la communion fréquente. Leur travail s'annonce dur. Chacun adoptera bientôt l'un ou l'autre camarade.

Dominique a vite fait de composer un petit règlement. Il contient vingt et un points. Il est recommandé, souligne Dominique, aux compagnons de Notre-Dame, d'écrire les saints noms de Jésus et de Marie, d'abord dans leur esprit et dans leur cœur, et ensuite sur les livres et autres objets qu'ils auront sous les yeux.

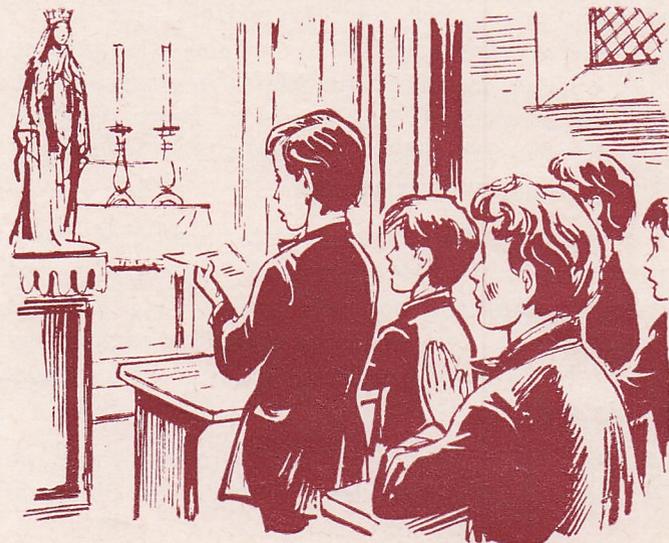
Voici la prière finale : « O Marie, bénissez nos efforts, puisque l'idée de cette association vient de vous. Souriez à nos espérances. Avec votre assistance, ô Marie, nous serons l'exemple de nos condisciples; la joie de nos supérieurs, et nous resterons vos enfants bien-aimés. De plus, si Dieu nous fait la grâce un jour de servir en étant ses prêtres, nous promettons d'y employer toutes nos forces, tout notre dévouement. Enfin, en ne comptant pas sur nous-mêmes, mais avec une confiance sans bornes dans le secours divin, nous espérons qu'après cette vie, réjouis par vous, nous obtiendrons la récompense de ceux qui auront servi Dieu sincèrement en esprit et en vérité. »

Dominique s'accroche tenacement à ses idées. Il finit par faire adopter le règlement par le Supérieur : une belle victoire à son actif.

La petite équipe peut ainsi se développer. Pas facile pourtant d'y entrer. Une première place pour la conduite de la semaine ne se décroche pas sans effort. Cette condition était pourtant exigée. Et puis la petite société est très peu connue. Les compagnons le désirent ainsi. Leurs raisons sont bonnes. En tout, il faut un bon noyau. L'abbé Francesia ne connut l'existence de cette compagnie que quatre ans plus tard, en lisant la vie de Dominique Savio. C'était de sa faute aussi : il était trop bavard. Ce défaut l'avait empêché d'être invité aux réunions.

L'abbé Rua a été élu chef. Les réunions se succèdent toutes les semaines. Dominique n'y manque jamais, il expose clairement ses idées. Il va de l'avant. Les camarades le suivent. Il défend son règlement. Il désire une franche amitié et que tous les compagnons soient des exemples de travail, d'obéissance. « Exacts en tout. » A toutes les réunions, il tient haut l'étendard de la devise.

Le 8 juin 1856 tous les compagnons de Notre-Dame se réunissent en la chapelle de saint François-de-Sales. La Vierge du Rosaire regarde avec le sourire sa petite troupe agenouillée à ses pieds.



Dominique commence la réunion.

Voici comment :

« Nous, Dominique Savio et... **(il lit le nom de tous les compagnons)** pour obtenir la protection de la Bienheureuse Vierge durant notre vie et à l'heure de la mort, et pour nous consacrer entièrement à son service, après avoir reçu les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, avons en ce huitième jour de juin 1856, décidé de témoigner à Marie une filiale et persévérante affection. » **Il lit ensuite les vingt et un points du Règlement.**

Dominique Savio a maintenant 14 ans. Il lui reste encore neuf mois à vivre pour atteindre l'idéal. Il va « faire quelque chose » pour Notre-Dame.

Francesia, le petit abbé bavard, a écrit plus tard :
« Je me souviens très bien que, dans ces années 55 et 56, il y eut un réveil puissant de vertu, une sainte rivalité pour communier et visiter Jésus-Christ à l'église. J'admirais, sans l'expliquer, cette ardeur. »
S'il avait pu maîtriser sa langue, il aurait su pourquoi.

Voici Noël 1856. Déjà sept mois ont passé. La nuit de Noël, la Table Sainte ne sera pas déserte. Les communions : interminables. Don Bosco ne cachait pas sa joie.

Trois ans après, le 18 décembre 1859, Don Bosco réunit dans sa chambre les premiers membres de la

grande société salésienne qu'il veut fonder. Parmi les seize jeunes gens, il y en a dix de l'équipe du 8 juin 1856. Il en manque pourtant un : Dominique, mort depuis plus de deux ans.

Est-ce vrai... quand chacun répète son nom ?

Il reste toujours dans l'équipe, bien vivant !



19 un beau trio

Tout le monde est l'ami de Dominique, mais plus spécialement ses camarades de la Compagnie de l'Immaculée et parmi eux le petit Gavio et le grand Massaglia. Don Bosco le certifie. Il doit bien le savoir si c'est vrai, lui qui circule souvent sur la cour.

Le petit Gavio est un peu plus âgé que Dominique. Il arrive du Piémont, de Tortona exactement. Un petit artiste, ce Gavio, un peintre, un sculpteur. Malheureusement, il a le cœur malade. Son sang ne circule pas bien. Il ne peut pas courir comme les autres. Cela le rend un peu triste. Dans la cour, il se cache à l'abri du vent, dans les encoignures.

Dominique l'a vite repéré. Il est allé droit vers lui, il l'invite à jouer. Ils se disent leur nom : Camille Gavio... Dominique Savio. Un sourire de confiance soude leur amitié. Ils peuvent poursuivre leur enquête. « Quel âge as-tu ? Où habites-tu ? » Curiosité commune à tous les garçons ! Mais Dominique va plus loin. Il s'étonne de voir Camille un peu triste. Serait-il malade ? Et Camille explique une fois de plus ses malaises : des palpitations de cœur; il a failli mourir. Une dernière question de Dominique et

l'amitié se scelle pour de bon. « Souhaites-tu guérir, lui demande Savio ? » A cette question, Camille répond sans hésiter, mais il souhaite surtout réaliser la volonté de Dieu. Cette fois, ils se sont compris.



Leurs cœurs se sont rencontrés. Car c'est aussi le grand désir de Dominique. Et le voilà tout ému, en train de s'expliquer : « Nous sommes ici quelques-uns qui avons le même désir. Tu seras des nôtres et

tu feras tout ce que nous ferons, nous-mêmes, pour devenir des saints. Rien de bien compliqué car notre sainteté consiste à rester joyeux. Nous évitons le péché, notre grand ennemi. Il nous enlève la paix du cœur et la présence de Dieu. Nous nous appliquons à ne manquer à aucun de nos devoirs et nous essayons de bien prier. Souviens-toi de notre devise : Il faut servir le Seigneur dans la joie. » **Camille et Dominique deviennent ce jour-là des inséparables. Hélas ! la mort se rapproche. Le 27 décembre 1855, Camille meurt à une heure du matin.**

Bien des fois Dominique est allé voir et soigner son ami à l'infirmerie. Il avait même demandé de le veiller la dernière nuit. C'était trop pour lui. Le lendemain matin il apprend la pénible nouvelle. Aussitôt il monte le voir. Agenouillé au pied du lit, ses yeux ne cessent de fixer la figure immobile de son ami.

Dominique et Jean Massaglia parlèrent souvent de leur ami Camille. Ils viennent tous les deux à peu près du même pays. Marmorito, le village de Jean, touche Mondonio. Ils sont entrés à peu près en même temps chez Don Bosco. Tout explique leur amitié.

Dominique n'en doute pas : « Ce n'est qu'un au revoir. » **Camille doit déjà habiter le paradis. Hier soir, ne lui a-t-il pas dit en le quittant :** « Au revoir, Camille, là-haut ! »

Massaglia est plus âgé. Dominique a quatorze ans. Jean en a dix-huit. Peu importe. N'ont-ils pas le même idéal... être prêtres ? Ils s'y préparent. Depuis Pâques dernier, ils s'avertissent l'un l'autre de leurs défauts. Il faut du courage pour pratiquer la sincérité et surtout une grande amitié.

Jean porte maintenant la soutane. Hélas ! pas pour longtemps. A l'automne, il attrape une bronchite par suite d'un chaud et froid. Et le voilà obligé de retourner chez lui. A Marmorito, il n'oublie pas son ami Dominique. Il lui écrit.

Cher Dominique,

Je croyais ne devoir passer que quelques jours à la maison et retourner au milieu des amis. C'est même pour cela que j'ai laissé chez Don Bosco tous mes livres et papiers. Mais je m'aperçois que mon mal tire en longueur et que, chaque jour, son issue paraît de plus en plus incertaine. Je ne te cache pas que je me sens fatigué de ne rien faire : malheureusement le médecin m'interdit toute étude. Je me résigne en multipliant mes promenades à travers ma chambre. Que va-t-il advenir de moi ? Guérirai-je ? Retournerai-je auprès de mes amis ? Cette maladie, sera-ce la dernière ? Dieu seul sait laquelle de ces trois hypothèses se réalisera. Pour moi, quoi qu'il arrive, je suis prêt à faire sa volonté.

Si tu as quelques bons conseils à me donner, envoie-les-moi, je te prie. Dis-moi aussi comment va ta santé, et spécialement quand tu communies à la messe quotidienne ? Courage, mon ami ! Aime-moi dans le Seigneur de tout ton cœur. S'il ne nous est pas donné de vivre côte à côte longtemps ici-bas, j'espère que nous pourrons un jour vivre heureux, en douce compagnie, dans l'éternité.

Salue tous nos amis, spécialement ceux de la Compagnie de l'Immaculée. Que le Seigneur demeure avec toi.

Je suis à jamais ton bien affectionné.

Jean Massaglia.

La réponse de Dominique dut lui aller droit au cœur.

Mon cher Massaglia,

Ta lettre m'a causé un grand plaisir parce qu'elle m'a assuré que tu étais encore en vie. Ton long silence, depuis ton départ, me laissait anxieux. Que dois-je réciter ? pensai-je, GLORIA PATRI ou DE PROFUNDIS ?

Tu regrettes les facilités que tu avais ici pour prier Dieu : tu as bien raison. J'ai éprouvé la même chose quand j'étais en vacances à Mondonio. Je compensais cette privation par une visite quotidienne au Saint Sacrement, à laquelle j'emmenais le plus possible d'enfants du village.

Ma pauvre carcasse est en triste état et tout me fait présager que je m'achemine à grands pas vers le terme de mes études et de ma vie. Alors, faisons ainsi, veux-tu ? Prions l'un pour l'autre pour que nous fassions une belle mort ? Le premier de nous deux à partir au paradis, préparera une place à l'autre et lui tiendra la main, pour l'introduire à la maison des cieux.

Que le bon Dieu nous conserve toujours dans sa sainte Grâce, et nous aide à devenir des saints. Mais il faut qu'il fasse vite, parce que je crains que le temps ne nous fasse défaut. Tous les amis soupirent après ton retour et te saluent du fond du cœur.

En te redisant ma plus fraternelle affection, je me déclare ton ami très affectionné.

Dominique Savio.

Jean Massaglia ne guérit pas. A ce moment-là la tuberculose était souvent incurable. Le 20 mai 1856, Jean avait rejoint Camille son ami. Le cœur de Dominique fut broyé par cette nouvelle. On le surprenait à sangloter : « Ce fut la première fois, dit Don Bosco, que je vis ce petit visage baigné de larmes intarissables. »

« Cher Jean, disait-il quelquefois, qui as retrouvé, j'en suis certain, notre Camille, oh ! quand te rejoindrai-je dans la joie du Paradis, dans la grande équipe des élus ? »



20 deux poignards

Chaque mois, les élèves de Don Bosco font ce qu'ils appelaient, d'une expression aujourd'hui désuète, l'exercice de la bonne mort. La cérémonie se déroule très simplement. Chacun s'examine sur le mois écoulé, chacun se confesse et communie comme si c'était la dernière fois. Dominique lui, le fait non pas « comme si » mais pour de bon. A la fin de la cérémonie, une dernière prière : une intention est annoncée et écoutée d'ordinaire dans un grand silence. « Pour celui d'entre-nous qui mourra le premier. » Un jour, Dominique ne peut s'empêcher de dire en riant à ses camarades : « Au lieu d'annoncer un NOTRE PERE et un JE VOUS SALUE MARIE pour celui qui mourra le premier, vous feriez mieux de dire : Pour Dominique Savio qui, de nous tous, mourra certainement le premier. » Il fit, paraît-il, cette réflexion plusieurs fois à ses camarades.

Pourquoi cette certitude ? Dominique a-t-il des révélations ? Il ne semble pas, mais il se sent partir.

L'autre soir, un de ses camarades l'a trouvé silencieux, presque triste. Il souffre. « J'éprouve, dit-il,

dans la tête, de telles douleurs ! On m'enfoncé deux poignards dans les tempes. » Que faire ? Essayer de supporter ce mal avec patience, uni aux mérites du Sauveur, acheter ainsi sa part de paradis. Et puis, dit-il, il pense à Notre-Seigneur. Il en a enduré bien plus que lui.

Au mois de mars, dans la lettre à Jean, son ami, il a déjà écrit : « Ma pauvre carcasse me paraît très usée. »

Don Bosco a bien remarqué sa fatigue. Il demande à des médecins de l'examiner. Dominique les étonne



tous par sa gaieté. En partant, ils ne peuvent s'empêcher de dire à Don Bosco : « Quelle perle vous avez là ! »

Don Bosco le sait bien. Il veut justement sauver ce garçon. Il questionne les médecins. Ils sont tous du même avis. Ce garçon est usé. Il meurt tout doucement. Don Bosco demande la cause de cette maladie. Voici leurs réponses : « Sa faiblesse de constitution, l'extrême vivacité de son intelligence, et une trop grande tension d'esprit. Tout cela use ses forces comme une lime. » Le docteur Vallauri lui-même ne trouve aucun remède.

Que faire pour passer un bon mois de Marie, demande-t-il à la fin d'avril 1856, à son directeur ?

« Trois choses : accomplir exactement tous tes devoirs. Raconter tous les jours une belle histoire sur la Sainte Vierge. Et enfin, communier chaque matin pour devenir un saint. Et aussi pour que Notre-Dame t'aide à « vivre une bonne mort » et qu'elle t'ouvre la porte du paradis. »

Pendant tout ce mois de mai, Dominique se montre extrêmement généreux. Chacun le sent sous le regard de Marie. Un de ses camarades le taquine même un jour. « Si tu veux tout faire cette année, lui dit-il, il ne restera rien à offrir à la Vierge l'an prochain. »

Dominique a beau se raidir, le mal fait son chemin. Aucun obstacle ne se dresse d'ailleurs sur sa route.

Les médecins ignorent tout de sa maladie. De semaine en semaine, il pâlit, mais il garde son sourire. Après les grandes vacances, c'est encore lui qui accueille le mieux les nouveaux. Il en possède le secret. Les plus tristes, Ballesio, par exemple, sont vite guéris avec lui.

Il anime toujours les réunions de la Compagnie de Marie. Il faut entendre son langage clair, chaud, ardent. Il faut le suivre. Il entraîne. Une magnifique communion générale a marqué Noël. Il s'est démené auprès de ses camarades. Le résultat en vaut la peine. Mais la fatigue augmente. Au début de janvier, il se met à tousser. Une toux rauque. Au dortoir, à l'étude, à la chapelle, Dominique ne cesse de tousser. Don Bosco se résigne à se séparer de lui. Le 1^{er} mars il le renvoie au pays natal de Mondonio.



21 histoires incroyables

La mère de Don Bosco, maman Marguerite, l'a examiné bien des fois sans être vue. « Tu as beaucoup de jeunes gens, ici, disait-elle à son fils, aucun ne vaut Dominique. » Si Don Bosco fait mine de douter pour taquiner sa maman, la vieille mère s'explique alors. Elle l'a vu pénétrer à la chapelle suivi de plusieurs camarades. Elle l'a surpris seul à la chapelle. Et soudain elle résume tous ses compliments : « Il prie si bien ! »

Un matin, Don Bosco vient de célébrer la messe. Il commence son action de grâces. Tous les enfants ont quitté la chapelle. Tout à coup il redresse la tête. Dominique prie tout haut. La voix s'élanche claire. Dieu ne doit pas en perdre une syllabe : « Oui, mon Dieu, je vous l'ai déjà dit et je le répète, je vous aime et je veux vous aimer jusqu'au terme de mes jours. Si vous voyez que je suis sur le point de vous trahir : la mort, mais pas le péché. »

En plein jeu il s'écarte parfois un instant, le temps de laisser parler son cœur.

Un jour, une bande se forme sur la cour. Les taquineries et les rires fusent et se croisent. Mais la conversation prend de la hauteur, peut-être est-ce à l'occasion d'une question de Dominique ? Chacun interroge : « L'au-delà ? le bonheur qui nous attend ? Ce bonheur incompréhensible réservé aux âmes pures ? Dominique pâlit soudain et tombe dans les bras du surveillant. L'extase l'a surpris.



Rien d'étonnant si Don Bosco lui demande d'exécuter ses « commissions ». Une faveur à obtenir, une lumière à demander, peu importe la grâce. Dominique

s'en va confiant à la chapelle. La chose expliquée, le petit ambassadeur ramenait la réponse.

Un de ses camarades, Cagliero, se l'est toujours figuré dans les mains de Dieu comme un enfant dans les bras de sa mère. Les commissions étaient ainsi vite transmises. C'était le confident du Bon Dieu. Des faits le prouvent.

En septembre 1855, le choléra apparaît de nouveau à Turin; une vraie panique s'installe dans la ville. Chez Don Bosco, au Valdocco, se lève toute une armée de volontaires, brancardiers, infirmiers. Le mal, pris à temps, est vite enrayé. Peu de victimes pour cette fois. Une vieille femme passait toujours dans la rue Cottolengo. Son travail achevé, au lieu de revenir chez elle, elle préférait parfois dormir dans une mansarde de cette maison. Or, le 8 septembre, fête de Notre-Dame, Dominique se trouve chez Don Bosco. Il sort tout à coup précipitamment de la chambre, court sonner chez les voisins. Malgré l'étonnement de ceux-ci Dominique obtient de visiter la maison. Il prétend découvrir une mourante. Bientôt, en effet, il finit par trouver la pauvre vieille. Le prêtre est vite appelé. Une heure plus tard elle mourait.

Encore une histoire incroyable.

En pleine nuit, Dominique se lève, et vient réveiller Don Bosco. Il s'agit de suivre Dominique immédiate-

ment. Don Bosco hésite. Que faire et où aller, dans la nuit? L'élève insiste. Don Bosco finit par descendre l'escalier. Ils enfilent la rue Sainte-Claire, la rue Saint-Augustin, la rue Barbaroux, la rue des Marchands. En silence, tous les deux marchent bon pas. Dominique s'arrête soudain devant une porte, monte l'escalier et frappe au troisième étage. La porte indiquée, il retourne tout seul dans la nuit. La porte s'ouvre aussitôt. « Oh! venez vite, crie une voix, venez vite, autrement il sera trop tard. Mon mari a eu le malheur d'apostasier. Il est en danger de mort, il demande la grâce de mourir en bon catholique. » **Le malade se confesse. Il meurt presque aussitôt.** « Venez vite, venez vite », **avait dit Dominique à Don Bosco.**

Une dernière histoire incroyable.

Depuis quelque temps Dominique veut absolument voir le Pape avant de mourir. Il aurait quelque chose d'important à lui dire. Don Bosco l'interroge et Dominique s'explique alors.

« Si je pouvais parler au Pape, je lui dirais qu'au milieu des peines futures, il ne cesse de s'occuper tout particulièrement de l'Angleterre. Car Dieu prépare dans ce pays un grand triomphe au catholicisme. »

Don Bosco fait celui qui ne comprend pas.



Dominique raconte alors : « C'est après la communion, j'ai vu une vaste plaine toute enveloppée de ténèbres. Une foule de gens marchaient à tâtons. On aurait dit des voyageurs égarés. Quelqu'un tout près moi me dit alors : « C'est l'Angleterre, ce pays. » J'allais poser des questions à ce voisin, mais Pie IX m'apparaît majestueusement habillé. Une torche à la main, il marchait au milieu des ténèbres. » **La prophétie s'est réalisée. Beaucoup de conversions entre 1850 et 1860. On ne parlait pas encore d'œcuménisme en ce temps-là. Jusqu'à la fin, Dominique ne cessa de prier pour ce pays.**



22 l'église habitée

Un jour pas de Dominique au petit déjeuner. Pas de Dominique en classe. Qu'est-il devenu ? Personne ne le sait. A l'étude, au dortoir, nulle trace de Dominique ! Le Directeur est enfin averti de sa disparition. Don Bosco pense tout de suite à l'église. Il y court.

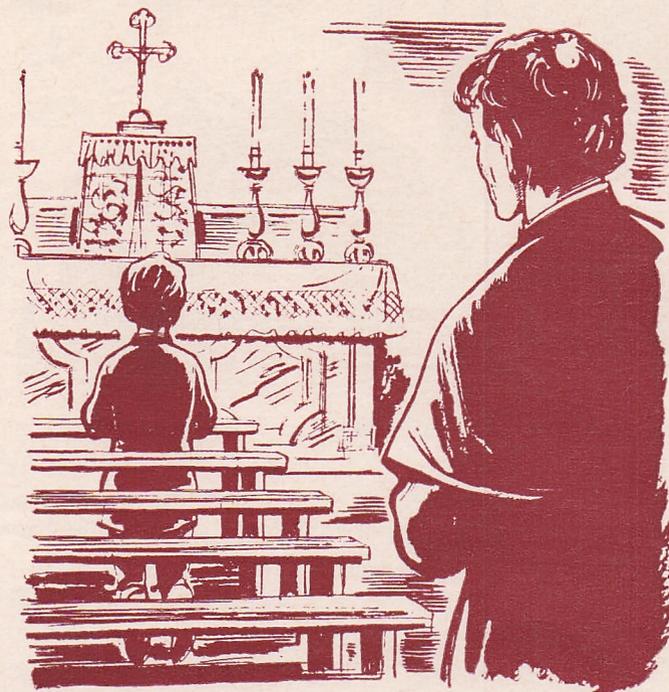
En effet, depuis ce matin, Dominique n'a pas bougé du chœur. Il reste toujours immobile comme une pierre. Une main appuyée au pupitre du livre de chant, l'autre sur la poitrine, il fixe toujours le tabernacle. Aucun signe des paupières.

Don Bosco l'appelle. Aucune réponse. Il le secoue. Dominique revient alors à lui et s'étonne de voir déjà la messe achevée. Il rougit tout à coup. Sur la montre de Don Bosco, il vient de lire deux heures : oui, deux heures de l'après-midi.

Dominique croit à Jésus présent au tabernacle. Pour lui, l'église est habitée.

Ses camarades l'ont observé bien des fois pénétrer dans la chapelle. Un des ses amis le décrit : « Entrer à l'église, c'est, pour lui, jeter tout de suite un regard intense d'amour vers l'autel, vers le Dieu de son cœur. »

« Devant l'ostensoir exposé, il tient le regard fixé sur l'hostie et il prie. On sent très bien qu'il parle à son Dieu vivant, son Père, qu'il s'unit à Jésus mort pour nous, mais ressuscité. »



Jésus répond à ses visites. Dans son village, à Castelnovo, ou Mondonio, il se confessait et communiait une fois tous les mois. Chez Don Bosco, tous

les quinze jours d'abord, puis tous les huit jours. Bientôt il s'approche de la Sainte Table deux ou trois fois par semaine. Un jour, il ne peut résister à l'attraction de l'Eucharistie. Sa communion devint quotidienne.

Après la communion, il ne se sert d'aucun livre. Entre les deux amis, s'établit une conversation familière et confiante.

Dominique a beau savoir par cœur le merveilleux dialogue du quatrième livre de l'Imitation et bien connaître l'Évangile, il craint la routine. Il s'en défend. Pour éviter toute monotonie, il varie ses intentions de communion. Le dimanche, il pense davantage à la Sainte Trinité.

Le lundi, il communique pour ses bienfaiteurs.

Le mardi, il se recommande à son saint patron.

Le mercredi, par sa communion, il unit sa prière à celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le jeudi, comme Don Bosco, il visite avec Jésus, les âmes du Purgatoire.

Le vendredi, il demeure au pied du calvaire.

Le samedi, sa communion le tient uni à Marie.

Ainsi fortifié, il peut réaliser la grande devise, la passion de sa vie : se sauver en sauvant ses frères.

Un tel exemple est entraînant. La Table du Seigneur se garnit de convives. Aucun doute, c'est grâce à la communion, s'il est monté si haut dans la charité.

Pour lui, recevoir un sacrement, c'est vraiment une rencontre avec Jésus. Se confesser, n'est pas une corvée. Dans ce cœur ouvert et si franc, quoi de plus facile pour le prêtre de lire la volonté de Dieu. Les conseils intelligents de Don Bosco balaient les scrupules, la paix fortifie l'âme de Dominique.



23 elle est vivante

« Jésus, Marie », écrivait-il à sept ans. Sa vie n'a pas démenti l'appel instinctif de son cœur. Toute sa vie, a dit Don Bosco, fut un exercice continu de dévouement à Marie.

Comme le saint Curé d'Ars, la Très Sainte Vierge fut sa première affection. Tout petit il connaissait déjà l'Angélus que maman Brigitte lui apprenait. Aux veillées de l'hiver, le chapelet récité en commun a marqué aussi son cœur.

Don Bosco renforce encore cette piété mariale. Deux mois après son arrivée, Dominique se consacre entièrement à sa mère du Ciel, le 8 décembre 1854. Il voulut même jeûner tous les samedis.

Il entraîne des camarades au pied de la Madone. Les Compagnons de Notre-Dame, n'est-ce pas son œuvre ? Ils forment son cercle d'amis préférés.

Don Bosco l'a dit : « Jamais autant que pendant ce mois, il n'apparaît aussi affectueux envers sa céleste protectrice. »

Les communions se multiplient. En classe, s'érigent des autels en l'honneur de Marie. C'est leur manière d'exprimer alors leur amour à Notre-Dame. Une année, probablement en 1856, les élèves décident d'en édifier un au dortoir; il sera merveilleux ! On achète papiers de couleurs, bougies, petits chandeliers. Chacun dépose son obole. Pauvre Dominique ! Il ne possède même pas un centime. Mais une idée lui vient : vendre ses prix de l'an dernier, les souvenirs de Don Bosco. Sans une minute d'hésitation, les livres se transforment en sous. L'autel promet d'être un chef-d'œuvre, mais il faudra veiller pour le terminer. Dominique grille d'envie d'aider ses camarades. Mais, à son grand regret, il faut aller dormir.

Le lendemain, il s'extasie devant l'autel de la Madone. Tous les samedis, il récite à la chapelle le chapelet de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il l'aime tant !

Des camarades le surprennent un jour, en prière, devant le petit autel du dortoir. Je le vois encore les mains jointes, raconte l'un d'eux, les yeux fixés sur l'image sacrée. Non, pour lui, Notre-Dame n'est ni en plâtre ni en papier, elle est vivante.

Pourquoi cette préférence de Dominique pour Notre-Dame des Sept-Douleurs ? Elle date de sa toute petite enfance. Sa maman Brigitte avait dû parler bien souvent des douleurs de Marie. C'est d'ailleurs du goût de Don Bosco. Et puis, tout en lui, ses propres souffrances, sa haine du péché, unique raison des souffrances de Marie, le pousse vers Notre-Dame des Sept-Douleurs.

La Vierge prend de plus en plus place dans la vie de Dominique. Certes, pour lui, Notre-Dame, ce n'est pas telle ou telle image, telle ou telle statue, mais une personne vivante. Au moment du danger : tentation, maladie, difficultés de toutes sortes, il l'appelle Maman. Mais aussi dans la joie, pour la remercier.

Il l'appelle Maman. Quelle admiration dans son regard quand il pense à l'Immaculée ! Toutes les lumières de la terre semblent s'éteindre alors. Nous ne pouvons guère imaginer l'intimité de Dominique avec Marie. Il faudrait aimer autant nous aussi pour comprendre.

Il l'appelle Maman !



24 sur le seuil de la porte

Demain, Dominique quittera Don Bosco. Et dans dix jours il abandonnera cette terre. De mois en mois, il vit plus intensément « l'exercice de la bonne mort ».

Depuis un an les souffrances s'accumulent : mort du petit Gavio, mort de son ami Massiglia, plus d'espoir d'être prêtre ! Aujourd'hui 1^{er} mars, il faut s'éloigner de l'Oratoire ! Dominique accepte le cœur gros ce sacrifice. Il semble retourner chez lui à contre-cœur. Il voudrait finir ses jours chez Don Bosco. Mais les médecins recommandent absolument un séjour au pays natal. La santé se rétablira-t-elle ainsi ? Dominique ne le croit pas. Il sait bien qu'il quitte définitivement la maison de Don Bosco. La veille de son départ, Dominique ne peut se résoudre à quitter Don Bosco, il trouve toujours une question à poser.

« Qu'y a-t-il de mieux à faire par un malade pour mériter devant Dieu ?

— Offrir sa souffrance entière au Seigneur, **répond Don Bosco.**

— Et au-dessus de cela ?

— Offrir sa vie à Celui qui la lui a donnée. »

Dominique, infirmier, l'a expliqué bien des fois à ses malades. C'est son tour de l'entendre, il comprend. Une autre question :

— Puis-je être certain que mes péchés ont été effacés, pardonnés ?

Don Bosco l'affirme au nom de Dieu.

— Alors, je puis être certain d'être sauvé ?

— Oui, grâce à la miséricorde de Dieu. Elle ne te manquera jamais, cher Dominique.

— Et si, à mes derniers moments, le démon accourt me tenter, que lui répondre ?

— Tu lui diras : Mon âme est vendue à Jésus-Christ qui l'a rachetée de son sang.

— Mais s'il redouble ses assauts ?

— S'il te tourmente encore, tu l'interpelleras : Qu'as-tu fait pour mon âme, toi ? Tandis que Jésus a répandu tout son sang pour la sauver et lui ouvrir le Paradis. »

Une question encore, bien légitime :

— Du Paradis, pourrai-je voir tous mes compagnons, mes parents, mes amis ?

— Pourquoi pas ? Tu les verras, et que de choses encore !

— Pourrai-je leur rendre visite ?

— Certainement, si cela tourne à la gloire de Dieu.

Alors, entre nous, pourquoi ne l'invites-tu pas à rendre visite à ton équipe, à ta bande ?

Le matin de son départ, il vient encore à l' « exercice de la bonne mort ». Visiblement il le fait pour de bon : il le vit. Pendant la matinée, il prépare sa malle, fait ses adieux à ses camarades. Il met ses affaires en ordre. Tout est rangé comme s'il n'avait plus à y toucher. Ses amis le sentent bien à sa poignée de main : c'était un adieu.

Les heures se précipitent. N'oublie-t-il rien ?

Ah si ! il doit deux sous à l'un de ses camarades. Il veut les comptes nets. Et les deux sous sont rendus.



Au moment de partir, il interpelle une dernière fois Don Bosco, il implore :

« Donc, vous ne voulez pas de ma carcasse, et je suis obligé de l'emmener à Mondonio. Vous en auriez eu pour quelques jours... et puis c'était fini. Mais que la volonté de Dieu soit faite. Si vous allez à Rome, souvenez-vous de ma commission auprès du Pape : L'Angleterre. Priez pour que je fasse une bonne mort, et au revoir, en paradis ! »

Arrivé sur le seuil de l'Oratoire, il serre longuement la main de Don Bosco.

A ses camarades, accourus au portail, il répète ses adieux.

« Priez pour moi, leur dit-il, et au revoir, là où nous serons pour toujours avec Dieu, l'Amour infini, tous en bandes de copains. »

Sur le chemin, il se retourne une fois encore vers Don Bosco.

« Faites-moi un cadeau en souvenir de vous.

— Dis-moi ce qui te ferait plaisir et je te le donne tout de suite. Tu veux un livre ? De l'argent pour le voyage ?

— Oui, justement, de l'argent pour le voyage de l'éternité. Puisque le Pape vous a donné des indulgences plénières à distribuer pour le moment de la mort. Mettez-moi aussi parmi ceux qui peuvent les gagner. »

Don Bosco promet de l'inscrire tout de suite.

Il est deux heures de l'après-midi.

25 dernières gouttes

Un dernier regard en arrière. Turin a disparu. Il est cinq heures quand Dominique arrive à Castelnuovo. Encore une heure de voyage avant d'atteindre Mondonio. Sans cette toux inquiétante, Dominique paraîtrait ragaillardi. L'air du pays natal se respire mieux. Et puis, les cinq petits frères et sœurs le distraient.

Cependant, Dominique le sait il parcourt la dernière étape de sa vie. Son sourire, sa bonne humeur ne trompent que les autres. Pour lui, il sent le tragique dénouement arriver. Les quatre premiers jours, il reste debout. Il se promène, s'assoit au soleil sur le banc devant la maison. Le cinquième jour, le mal empire brusquement, la fièvre monte. Le cœur est à bout. Le médecin répète, soucieux : « Une inflammation ». Autrement dit, une pneumonie. Dominique doit se mettre au lit tout de suite.

Aussitôt, le médecin opère une première saignée. Dominique ne s'en effraie pas du tout. Il a tant de fois regardé les mains et les pieds du Christ. « Il sait

souffrir. » Il s'est même mis à rire quand le médecin lui a dit : « Retourne-toi de l'autre côté, ne regarde pas ce que je vais faire. » Non, Dominique ne s'attriste pas de voir couler son sang.

Neuf fois encore, le médecin revient avec sa longue aiguille. Dominique s'apprête à donner les dernières gouttes de son sang. Imiter le Christ fut le but de sa vie. Il se trouve heureux sur la croix !

Le médecin à peine dehors, Dominique appelle son papa. Dominique veut se confesser et communier. La maman arrive par derrière. Silencieux, étonnés, les parents semblent consternés. Le papa se force à rire.

« Mais non, mais non, Dominique, tu n'es pas un mourant. »

Le garçon insiste. Ses parents se regardent. Pour ne pas contrarier leur enfant, ils se décident à appeler M. le Curé qui arrive quelques instants après.

Dominique communique. Et cette fois-ci c'est vraiment cœur pour cœur, sang pour sang.



26 dix heures du soir

9 mars. Le matinée se passe assez bien. Une dixième saignée achève de l'épuiser. Il tousse sans arrêt. La fièvre le brûle, il n'a plus aucun appétit. Mais il sourit toujours.

D'après Don Bosco, « ceux qui l'écoutaient parler ou considéraient la sérénité de son visage, l'auraient pris pour un jeune homme qui se repose, les yeux ouverts. Son air heureux, son regard vif, sa totale présence d'esprit, jetaient tout le monde dans l'admiration. Et en dehors de lui, personne ne pouvait s'imaginer qu'il allait mourir. »

Vers six heures et demie, M. le Curé revient le voir. Le malade lui paraît très paisible. Il ne peut s'empêcher de dire : « Mais je n'ai rien à faire auprès de lui. On ne prépare pas à mourir des êtres qui n'ont vécu que pour cette heure. »

Tous les deux prient ensemble un moment.

Une poignée de main, et « à demain matin ». C'est du moins ce que pense M. le Curé.

Dominique, lui, réclame un souvenir.

A l'oreille, le prêtre lui donne le bon conseil : « Penser à la Passion de Notre-Seigneur. » **Du doigt il lui montre le tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs, accroché en face de lui.**

« Deo Gratias. Merci mon Dieu, répond l'enfant. Que la Passion de Notre-Seigneur soit jusqu'au bout dans mon esprit et dans mon cœur et sur mes lèvres. »

Seul, Dominique s'assoupit un moment, une petite dernière heure, peut-être ?

Son père et sa mère ne le quittent plus.

Il les regarde.

« Papa, dit-il tout à coup, nous y sommes.

— Que veux-tu, mon enfant ? De quoi as-tu besoin ?

— Prenez mon livre de messe, papa, celui de l'Oratoire et lisez, s'il vous plaît, les prières de la Bonne Mort. »

Sa maman le voit partir; elle se met à pleurer.

Dominique recueille ses forces pour la consoler.

« Ne pleure pas, maman, murmure-t-il, je pars pour le Paradis. »

La pauvre maman sort pour cacher sa douleur. Assise au bas de l'escalier, elle pleure alors son saoul.

Son fils aîné, son Dominique, son futur prêtre... Pauvre maman ! « Ne pleure plus, maman... » Mais

comment ne pas pleurer en écoutant le papa réciter les litanies de la Bonne Mort :

« Quand mes pieds immobiles m'avertiront que ma course en ce monde est près de finir...

— Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi !

— Quand mes mains tremblantes ne pourront plus vous étreindre, ô mon Crucifix bien-aimé, et que, malgré moi, je vous laisserai tomber sur mon lit de douleur...

— Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi !

— Quand mes lèvres froides et tremblantes prononceront pour la dernière fois votre adorable Nom...

Dominique répète sa prière :

— Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi !

Le pauvre père n'en peut plus de lire.

— Enfin quand mon âme paraîtra devant vous et qu'elle verra pour la première fois l'éclat de votre majesté, ne la rejetez pas de devant votre Face, mais accueillez-la dans le sein de votre miséricorde, afin que je chante éternellement vos louanges... »

Le mourant tend alors ses bras : un éclair dans ses yeux quand il s'écrie : « C'est tout ce que je désire, papa : chanter éternellement les louanges du Seigneur. »

Epuisé, il se repose un moment, les yeux fermés.

Et brusquement, d'une voix claire, presque gaie, il se redresse légèrement pour dire :

« Adieu maman, adieu papa. »



Puis, après un court instant de silence, l'âme toute tendue vers quelqu'un qui semble s'avancer, il se met à dire :

« Oh ! oh ! comme c'est beau ce que je vois à jamais ! »

Le papa soutient alors la tête... ses lèvres ne remuent plus, ses yeux se ferment, la bouche sourit toujours.

Il est dix heures du soir.

Le lendemain 10 mars, le papa écrivit à Don Bosco :

Mon Révérend Père,

Je viens, avec les larmes aux yeux, vous annoncer une bien triste nouvelle. Mon cher petit Dominique, votre élève, tout blanc, cet autre saint Louis de Gonzague, a rendu son âme au Seigneur, le 9 de ce mois, après avoir reçu les derniers sacrements et la bénédiction papale

Ainsi fut sa maladie. Il se coucha le mercredi 4 mars, et fut soigné par le docteur Cafasso, et tandis que nous attendions de savoir quelle était sa maladie pour vous écrire, il mourut. Il avait alors une toux très profonde. Je ne vois rien d'autre à vous dire sinon vous présenter mon profond respect, vous souhaiter toute prospérité, et me dire votre très obéissant serviteur.

Charles Savio.



27 mémoire des copains

Un petit cortège d'enterrement accompagne le corps qu'on porte au cimetière de Mondonio. Sur la tombe de Dominique pas de grand monument, une petite croix de bois comme sur les autres.

Quelques jours après, des malades guérissent sur la tombe du jeune séminariste. Les visites se multiplient au cimetière.

Au mois d'octobre suivant, les compagnons de Dominique viennent célébrer la fête de Notre-Dame du Rosaire aux Becchi, le pays natal de Don Bosco. Les camarades n'oublient pas le hameau voisin : Mondonio.

Tous veulent aller sur la tombe de leur copain Dominique. Ils attachent une couronne d'immortelles à la croix... suspendent un carton avec cette inscription :

« A Dominique Savio, élève de l'Oratoire Saint-François de Turin... Ses petits camarades. »

Dominique doit sourire à leur ardente prière.

Quelques temps plus tard, les enfants se cotisent; la chapelle du cimetière, toute lézardée est remise à neuf. On ajoute un clocheton, et deux cloches...

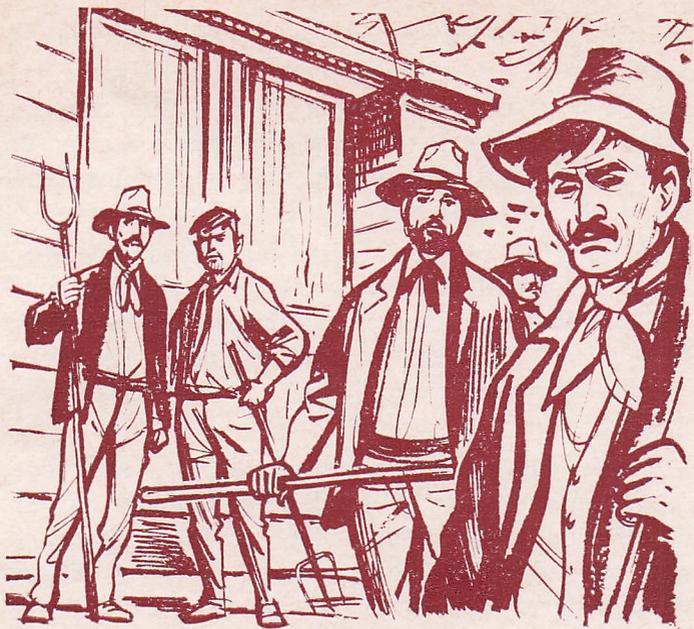
Elle s'apprête à recevoir les précieux restes de Dominique.

Sur le monument se gravent les paroles de la Bible :
« J'ai travaillé peu de temps, mais cette brève fatigue m'a mérité un long repos. »

Le 11 février 1914, jour anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes, Dominique Savio commence à faire parler de lui.

Cette même année, une des sœurs de Dominique demande qu'on ramène son corps à Turin. La date est fixée au 19 octobre, mais les gens de Mondonio ne sont pas d'accord. Armés de bâtons et de fourches, ils gardent la chapelle.

Huit jours après, un essai est de nouveau tenté. L'exploit est facile car tout le monde travaille aux champs.



Le corps de Dominique est accueilli à Turin par des centaines d'enfants.

Chacun défile devant lui. Les médailles, les images, et même des mouchoirs se changent alors en reliques.

A Turin, les restes de Dominique sont déposés dans un triple cercueil. L'archevêque est là. Quatre prêtres le transportent sur les épaules dans la basilique Notre-Dame-Auxiliatrice construite par Don Bosco.

Au pied du gros pilier, une tombe de marbre accueille les restes du corps de Dominique.

Tous les jeudis, les écoliers de l'Oratoire renouvellent les fleurs sur sa tombe. Au retour des promenades, tantôt l'un, tantôt l'autre, lui apportera son bouquet, image de sa prière, au pied du beau monument : Dominique, debout devant Don Bosco, regarde le ciel.

Devant la maison de ses parents, se dresse maintenant aussi un grande statue de Dominique.



28 un revenant

« Est-ce que je pourrai revenir du ciel sur la terre ?

— Mais oui, si Dieu le permet », avait dit Don Bosco sur le seuil de la porte.

Il semble avoir obtenu cette permission au moins deux fois, comme en témoignent plusieurs faits.

D'abord une première visite très courte à Mondonio même, un mois environ après sa mort.

Une nuit que son papa ne peut dormir, il voit tout d'un coup une grande lumière entrer dans sa chambre. Au milieu d'elle se trouve Dominique tout souriant : « Oh ! Dominique, s'écrie l'heureux père, te voilà, où es-tu ? Serais-tu déjà au Paradis ? Puisque Dieu t'a accordé cette grande grâce prie pour tes frères et sœurs, pour ta maman et pour moi. Que nous allions tous te rejoindre au ciel.

— Oui, père, je prierai », promet Dominique.

Puis la lumière disparut et le père Savio se trouve seul dans sa chambre.

Une seconde visite cette fois à Don Bosco. Celui-ci raconte lui-même l'événement ainsi :

« C'était le 6 décembre dernier. Je me trouvais à notre collège de Lanzo près de Turin, et je venais de m'endormir. Il me sembla soudain être sur une colline, face à un immense plaine, bleue comme la mer. Devant moi, je voyais de superbes jardins, remplis de fleurs aussi rares qu'extraordinaires.

On aurait dit que les feuilles des arbres étaient en or, et les branches en diamant. Au milieu des bosquets, s'élevaient de riches villas, véritables palais. Et si je me disais en les regardant : « Si j'en avais seulement une pour mes enfants, comme ils seraient heureux ! »

Tandis que j'admirais ces merveilles, voici que retentit une musique qui semblait provenir de milliers d'instruments. Malgré cela, elle était très douce. Elle accompagnait un cantique exécuté par des milliers de chanteurs, dont la voix me parut extraordinairement belle.

J'écoutais ravi lorsque s'avance vers moi une foule d'enfants et de jeunes gens.

J'en reconnus plusieurs qui avaient été mes élèves. Mais d'autres m'étaient complètement inconnus.

A la tête de cette curieuse procession, marchait Dominique Savio. Quand il fut près de moi, la musique et les chants cessèrent, il se fit alors un grand silence. Je remarquai que tous les enfants avaient le visage rayonnant de bonheur.

Dominique s'avança vers moi tout seul, si près que j'aurais pu le toucher.

Il était vêtu d'une longue robe blanche, parsemée de diamants. Autour des reins, il portait une ceinture rouge ornée de perles fines. A son cou pendait un collier de fleurs qui brillaient tellement qu'elles éclairaient tout son visage. Sa tête était couronnée de magnifiques roses et ses cheveux descendaient sur ses épaules comme ceux des anges. »

**Un rêve, un songe, oui, mais plein de leçons...
Ecoutez la suite...**

« Derrière lui ses compagnons portaient des vêtements à peu près semblables.

Comme je regardais sans rien dire, Dominique se mit à sourire et rompit le silence.

« Eh ! bien, me dit-il, vous n'êtes donc plus Don Bosco ? l'homme qui n'avait peur de rien ? Vous avez l'air tout troublé, pourquoi ne parlez-vous pas ?

— Je ne sais trop que dire. Tu es bien Dominique Savio ?

— Mais oui, vous ne me reconnaissez pas ?

— Si, si... seulement je me demande où je suis.

— Vous êtes au pays du bonheur.

— C'est ici que le Bon Dieu récompense ses élus ?

— Oh ! non, ce n'est qu'une image du vrai ciel.

— Je pensais que c'était le Paradis.

— Il est si beau que personne ne peut le voir de la terre sans mourir.

— Et quel est votre bonheur au ciel ?

— Il est impossible de vous l'expliquer. Il faut avoir quitté la terre pour le comprendre. Nous sommes avec le Bon Dieu, c'est tout dire. »

Revenu un peu de ma surprise, je demandai alors à Dominique :

« Pourquoi portes-tu une robe blanche ? »

Il ne répondit pas mais ses camarades se mirent à chanter : « Ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau. »

Et je compris que c'était l'image de la pureté de Dominique.

« Pourquoi as-tu une ceinture rouge ? »

Dominique garda encore le silence et les chanteurs reprirent :

« Ils sont vierges et ils suivent l'Agneau partout où il va. » Et je compris que cela rappelait les sacrifices nombreux faits par Dominique pour garder sa pureté.

— Et tous ces garçons derrière toi, qui sont-ils ?

Là encore, le chœur répondit :

« Ils sont comme les anges de Dieu dans le ciel !

— Pourquoi es-tu devant eux ? Tu ne sembles pas être le plus âgé ? »

Cette fois Dominique prit la parole.

— Si, je suis le plus âgé de tous.

Il voulait dire sans doute par là qu'il était le plus grand en sainteté.

— Et puis, **ajouta-t-il**, je suis l'ambassadeur de Dieu auprès de vous.

Après une longue conversation, Dominique me montra le passé, le présent et l'avenir de mes maisons, il me tendit un curieux bouquet en disant :

— Regardez bien ces fleurs, elles représentent les vertus que Dieu préfère. Donnez-les à nos petits amis, elles leur porteront bonheur.

J'examine attentivement cette gerbe mystérieuse et je vis des roses, des violettes, de la gentiane, quelques épis de blé, des lys et des immortelles.



— Tire-moi d'embarras, **dis-je à Dominique**. Plusieurs de ces fleurs représentent des choses que j'ignore.

— La rose représente la charité. La violette, l'humilité; la gentiane, la pénitence; les épis de blé, la communion fréquente; les lys, la pureté; enfin, l'immortelle rappelle que ces vertus doivent durer toujours. C'est l'image de la persévérance.

— Dis-moi, mon cher Dominique, toi qui les as si bien pratiquées pendant toute ta vie, qu'est-ce qui t'a rassuré le plus au moment de mourir ?

— Devinez, **me dit Dominique souriant ?**

— D'être resté toujours pur ?

— Oui, c'est quelque chose, mais il y a mieux.

— D'avoir eu la conscience en paix avec Dieu ?

— Mieux que cela encore.

— D'avoir emporté un joli bagage de bonnes œuvres au Paradis ?

— Ce n'est pas encore cela.

— Mon pauvre Dominique, **dis-je tout confus**, je ne sais plus que dire.

— Eh ! bien, ce qui m'a le plus rassuré, à mes derniers moments, c'est d'avoir beaucoup aimé la Sainte Vierge. Dites-le à vos enfants. Qu'ils aiment à la prier sur terre s'ils veulent être tranquilles à l'heure de la mort.

Bientôt un brouillard s'éleva, et la merveilleuse vision disparut à mes yeux. »



29 grand guérisseur

Mars 1927. Albin Sabato a sept ans. Il habite le village de Siano, près de Naples.

Il attrape d'abord une forte grippe... mal à la tête, mal à la gorge. La fièvre monte, une broncho-pneumonie se déclare.

Albin ne reconnaît bientôt plus ses parents. On craint une méningite. Le docteur Palmieri ne peut le sauver.

Un soir, pour ne pas revenir le lendemain, il signe la permission de l'enterrer.

La maman d'Albin ne sait que faire. Une voisine lui donne deux images de Dominique. L'une est placée sur la table de nuit, l'autre qui contient une relique sous le traversin de l'enfant. La maman commence aussitôt la neuvaine. Bientôt le petit Albin se trouve mieux. Presque plus de fièvre. Il n'était plus du tout question d'enterrer le petit bonhomme.

1^{er} mars 1936 : Consolation joue à la balle dans la cour des Sœurs de Don Bosco. Un faux pas, elle tombe à terre sur le côté gauche ! Le bras enfle et devient tout violet. La radio révèle une double fracture du bras. Une plaie se forme au coude. Dix-neuf jours se passent sans amélioration.

Dans la nuit du 22 au 23 mars, elle fait un rêve curieux. Elle voit un prêtre qui lui dit : « Fais une neuvaine à Dominique Savio avec confiance. Je te promets que vendredi prochain ton bras sera guéri. Tu le bougeras comme l'autre et tu joueras même au piano. Il te restera seulement une marque au coude pour que l'on voit ce que tu as eu. Promets-moi de faire ce que je te dis. »

La neuvaine commence.

Le 27 mars, pas de guérison. A quatre heures du matin, la souffrance augmente. Consolation interpelle alors Dominique.

Au même instant, il lui semble qu'on lui enlève du bras gauche un poids énorme. Elle tourne le bouton électrique : le bras est désenflé. Plus aucune souffrance : un vrai miracle.

A Maglie, petite ville du sud de l'Italie, M^{me} Maria Porcelli est à bout de sang. On pense à une opération, mais impossible de la transporter à l'hôpital.

Le médecin venait de lire la vie de Dominique Savio. Il a confiance; le soir du 23 mars 1950, il propose à la famille de prier le Bienheureux.

La nuit suivante, plus d'hémorragie. Le lendemain, guérison complète : vous devinez la joie de ses dix petits enfants.

Elle tourne la première page. Le portrait de Dominique Savio, proclamé Bienheureux par Pie XII, trois jours auparavant, frappe son regard. C'est le garçon dont elle a tant parlé à ses enfants. Elle se met à le supplier en leur nom. Quelques instants après, elle dormait. Depuis 20 nuits, elle n'avait pas fermé les yeux.

Le matin du 9 mars, fête de Saint Dominique, de violents battements de cœur la réveillent : un corps dur lui sort de la bouche. Elle se rendort pour se réveiller guérie. Encore un miracle!



A Lecce, toujours dans le sud de l'Italie, M^{me} Antoinette Micelli souffre atrocement à la mâchoire supérieure.

Les traitements à la pénicilline ne produisent aucun effet. Le 8 mars, la veille de la fête de Dominique Savio, une opération est décidée.

Une grosse molaire est d'abord extraite. M. Micelli, son mari, descend alors dans la rue. Il ne peut supporter de voir sa femme souffrir ainsi.

Il revient bientôt avec un journal illustré en mains : « Le Temps ». Il le passe à son épouse pour la distraire.

30 premier de cordée

Comment l'Eglise fait-elle un saint ? Un garçon éveillé pourrait bien un jour poser cette question. Peut-être toi, ami lecteur ? Voici une réponse.

Au début de l'Eglise, pendant des années, pas de difficulté. Pour être un saint canonisé, il faut mourir martyr. Il suffit, autrement dit, de s'associer physiquement au sacrifice du Christ. Il suffit de répandre son sang, tout son sang, le sien, pour Dieu. Et personne ne doute alors. Un martyr, c'est forcément un saint.

Après le temps des persécutions, c'est la paix dans le monde. Les martyrs diminuent. Que faire ? L'Eglise a pourtant besoin sur son chemin de poteaux indicateurs. La route vers le ciel est un chemin escarpé, un chemin de montagne difficile à gravir. Ils existent, bien sûr, ces signes de Dieu. Il faut les illuminer. L'Eglise le fait en prouvant l'héroïsme de tel ou tel de ses fils. Ce travail ne s'opère pas sans mal.

Voici, en gros, comment cela s'est passé pour Dominique. Un prêtre, un jour, va trouver l'archevêque de Turin pour lui parler de Dominique Savio. Le 4 avril 1908, à la suite de cette demande, commence un procès. C'est un sévère examen. Toute la vie de Dominique Savio est passée à la loupe. Tout ce qu'il a écrit est lu attentivement. Les personnes du voisinage encore vivantes, sont interrogées. Avant de s'adresser à Rome, l'archevêque veut savoir si sa demande en vaut la peine. Il faut ensuite patienter. Pour ne pas se tromper, les juges vont prendre leur temps. Aujourd'hui, plus de 4 000 candidats attendent leur tour.

9 juillet 1933. — J'étais en sixième, cette année-là. C'était la grande année du Jubilé de la Rédemption. L'archevêque de Turin vient d'être exaucé. Les vertus de Dominique ont été reconnues héroïques. Il reçoit un titre, un grade si tu veux, celui de Vénéérable. D'autres examens se succèdent à Rome et dans le diocèse d'origine. La vie de Dominique est passée et repassée au peigne fin de la plus sévère épreuve. Quelqu'un essaie même de lui faire rater cet examen. Il cherche tous les arguments pour cela. Cet homme redoutable s'appelle l'avocat du diable. Dominique a traversé victorieusement les grilles, tous les barrages. C'est un vrai saint.

Chaque saint est un être exceptionnel. Il n'est pas deux saints qui se ressemblent dans le ciel. L'important, c'est de ne pas l'être à moitié. Nous sommes tous appelés à la sainteté : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Le Christ répète cet appel à aimer à tout homme : à toi, à moi. La bonté de Dieu s'irradie à l'infini. Qu'un rayon nous traverse et nous voilà transformés. Une lumière apparaît alors sur la route, pour la joie des égarés. Que faire pour être un saint ? Accepter de recevoir, être transparent. L'épaisseur de notre égoïsme rejette les rayons. Mais le vide et la pauvreté attirent Dieu. Comme les hommes sont différents, le saint est toujours un être original. Il n'est pas un tas de cailloux, laid et anonyme, mais une splendide cathédrale vivante construite par Dieu.

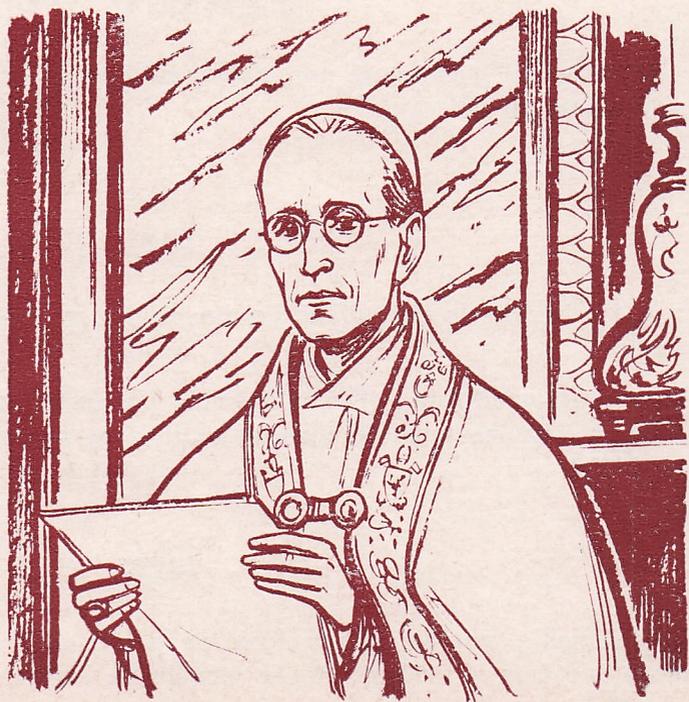
L'Eglise a peur de se tromper. Pour éviter toute erreur, elle réclame plusieurs miracles, deux pour la béatification, deux nouveaux pour la canonisation. Il faut des guérisons, des vraies. Voici un malade incurable, en danger de mort peut-être. Personne ne peut le guérir. Le futur saint est appelé au secours. Si le malade est sauvé, des médecins l'examinent et reconnaissent que cette guérison est inexplicable pour la science actuelle. Tu viens de lire les miracles accomplis par l'intervention de Dominique Savio. Ils prouvent que Dominique est un vrai saint. L'Eglise

a jugé ainsi parce que Dieu en a donné des signes sûrs en accomplissant ces guérisons extraordinaires.

Le 12 juin 1954 — peut-être était-ce le jour de ta naissance ? — au début de l'après-midi la foule s'entassa sur la place Saint-Pierre de Rome. Des gens venus de partout, de tous les pays du monde : des jaunes, des blancs, des noirs sont rassemblés, c'est le Peuple de Dieu, l'Eglise. Une bannière monumentale vient d'être déroulée là-bas devant la basilique. Cinq portraits apparaissent sur la toile : Pierre-Louis Chanel, premier martyr de lointaine Océanie; Gaspard Del Bufalo, fondateur d'une société de prêtres missionnaires; Joseph Pignatelli, illustre jésuite espagnol; Marie Crucifiée, mère spirituelle des « Servantes de la Charité »; puis tout en bas, sur la droite, agenouillé, Dominique, le saint de quinze ans. Seize cardinaux, près de deux cents évêques, cent mille personnes et le Pape Pie XII regardent ces images et prient les saints qu'elles représentent.

C'est Dieu qui ciselle en nous la forme de sainteté qui lui plaît. Il frappe à petits coups, ou à grands coups. Pour être saint, il ne faut pas se dérober à sa main forte et puissante mais toujours infiniment bonne. Le travail achevé, avec le Saint-Père, l'Eglise tout entière proclame sa joie. Arrivé à Dominique

Savio, Pie XII s'étonne : « A son âge aussi tendre on s'attendrait à trouver plutôt de bonnes et aimables dispositions d'esprit. Au contraire, avec stupeur, on découvre en lui les voies merveilleuses des inspirations de la grâce et une adhésion constante, sans réserve, aux choses célestes que sa foi percevait avec une intensité rare. »



Parmi les cent mille personnes réunies, il y a beaucoup de jeunes. Un car est même venu exprès de Mondonio. Cinquante compatriotes de Dominique Savio sont là. Tu devines leur fierté. Ils sont du pays. Leurs grands-parents ont bien connu le papa de Dominique. Le Pape s'est retiré dans ses appartements et voici que tous ces jeunes vont l'obliger à ouvrir une deuxième fois sa fenêtre. Ils crient à tue-tête : « Vive le Pape de Dominique Savio. » Pie XII les bénira particulièrement. Il te bénissait toi aussi ce jour-là, en même temps que tous les jeunes du monde entier.

La seule tristesse, c'est de ne pas être des saints. Dieu nous appelle pourtant à la sainteté. C'est même son seul désir à notre égard parce que notre bonheur en dépend. Mais l'homme ne se laisse pas faire. C'est là son péché. Il n'aime pas mourir à ses égoïsmes pour ressusciter à une vie plus belle, plus forte, plus joyeuse, c'est-à-dire plus sainte. Il y a bien des façons de mourir : sur la brèche truelle en main, ou sous les piqûres d'épingles, mais il nous faut mourir de toute façon pour ressusciter. Que le Seigneur nous fasse aimer cette vie-là qu'il nous offre dans sa Résurrection. « Je suis la vie », a-t-il dit. Mais où trouver cette vie, où trouver Jésus ? Je cherche, moi

aussi, nous cherchons tous, et toi avec nous bien sûr. Il me semble avoir découvert une piste. Si tu veux marcher avec nous, apprends à lire dans le livre où Dieu parle : Ta vie vécue dans la lumière de l'Evangile.

D'autres nous ont précédé : tous les saints dont on fête la joie dans le Ciel le 1^{er} novembre de chaque année, et tout proche de toi, ton copain DOMINIQUE, dont la fête se célèbre maintenant le 6 mai. Prie les saints, car ils sont les vrais vivants.



citations

SAINT PIE X

« Ce que je pense ? Mais que c'est le modèle rêvé pour la jeunesse de notre temps. »

BENOIT XV

« Savio enthousiasmera nos jeunes qui verront en lui comme un des leurs. »

PIE XI

« J'ai besoin de cet enfant, j'ai besoin de cet enfant. »

« Dominique Savio s'offre en exemple à la jeunesse qui, en tous les pays du monde, se lève et suivra le Christ. »

PIE XII

« Aimable garçon qui, malgré sa faible santé, avait une âme si vaillante, toute remplie de l'amour du Christ. »

31 une lettre pour toi

« Déjà fini ! » dis-tu en arrivant à ce dernier chapitre. Le livre, oui ! mais l'influence de Dominique ne fait que commencer.

Peu de temps après sa mort, son maître, Don Bosco, écrivit sa vie pour la donner comme modèle aux garçons qui se trouvaient dans sa maison. Et beaucoup se mirent à la suite de notre Dominique.

Pour n'en citer que deux : Michel et François.

MICHEL MAGON n'avait plus de père. Les bêtises qu'il faisait dans son village avec un groupe de camarades peu recommandables causaient le malheur de sa mère. Un jour, Don Bosco le rencontre et s'impose à lui par sa bonté et son amour. « Michel, le voyou » entra chez Don Bosco dix-huit mois après la mort de Dominique et il décida de mettre les bouchées doubles pour rattraper le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse. Il y mourut saintement en 1859, chargé par Don Bosco d'une « Commission pour la Sainte Vierge ». Il avait décidé de suivre Dominique et dès sa mort, ses camarades disaient d'un commun accord, « Michel est au ciel avec Dominique Savio ».

FRANÇOIS BESUCCO était un petit pâtre des Alpes très pieux qui désirait devenir prêtre. Tout le contraire de notre Michel ! Quand il put enfin entrer chez Don Bosco pour y faire ses études, il se mit à imiter Dominique, dans les plus petits détails de sa vie. Malgré les conseils de Don Bosco qui lui disait de ne pas exagérer, il attrapa froid parce qu'en voulant imiter Dominique, il ne dormait en plein hiver 1864 qu'avec une couverture de coton !... Cette imprudence lui coûta la vie... mais quelle importance cela avait-il puisqu'il allait louer le Seigneur et la Vierge pour toujours avec Dominique et Michel !

Et après eux, des centaines et des centaines de garçons ont suivi la trace de Dominique : FRANÇOIS PULIDO VADO mort comme son modèle, à 12 ans, en Espagne; DOMINIQUE ZAMBERLETTI, 14 ans, en Italie; ALBERT-GEORGES IRISARRI, le « Dominique » de l'Argentine, mort à 14 ans; HUGUES TORRES, 16 ans, le « Michel Magon » du Chili; FERNAND CALO, 17 ans, au Portugal; et tant d'autres...

Dans les maisons salésiennes, c'est-à-dire les maisons que tiennent les successeurs de Don Bosco, les garçons qui veulent devenir meilleurs et veulent aider les autres à le devenir aussi, font partie des « COMPAGNONS » dont Dominique, tu le sais, participe à la fondation de l'une des branches et reste le modèle le plus parfait.

L'influence de Dominique est internationale : il est le Patron céleste des « Petits Chanteurs à la Croix de Bois » (150 000 environ à travers le monde), le patron de la jeunesse mexicaine et autrichienne, de celle de l'Amazone, de l'Equateur et de l'Amérique Centrale.

Même des garçons non chrétiens ont pris Dominique comme modèle, tels ces jeunes bouddhistes de Mandalay en Birmanie qui l'ont choisi comme chef, car, disent-ils, « c'est un héros dans le domaine moral ».

Enfin, à l'initiative de garçons décidés, il y a de nombreux pays (France, Japon, Italie, Irlande, U.S.A., Indes, Angleterre, Australie, Belgique, Hollande, Portugal) où existent des groupements d' « AMIS DE DOMINIQUE SAVIO ». En font partie les garçons qui aiment Dominique et veulent le suivre, mais qui ne sont pas dans les maisons de Don Bosco.

Ce n'est pas un Mouvement nouveau, mais simplement une équipe internationale d'Amis qui ont en commun leur amour pour Dominique et leur désir de le suivre. Il en existe peut-être un groupe près de chez toi, et s'il n'en existe pas, tu peux T'AFFILIER A TITRE INDIVIDUEL, et ensuite, trouver deux ou trois amis qui, avec toi, pourraient former un groupe.

Tu peux obtenir tous renseignements en écrivant :

« **CENTRE-DOMINIQUE** », 7, rue des Chantiers, PARIS-V^e ou 1, rue des Cotillages, HUY (Belgique),

qui t'indiquera ce que tu peux faire, t'inscrira si tu le désires parmi les A. D. S. t'enverra la petite feuille de liaison.

Tous les trois ans, pendant les vacances de Pâques, les A.D.S. et les COMPAGNONS organisent un pèlerinage au pays de Dominique... En seras-tu ? Demande ce que tu veux au **CENTRE DOMINIQUE** qui essaiera de te satisfaire.

« Et Don Bosco, diras-tu, qu'est-il devenu ? Qui sont ses successeurs ? »

Et bien, c'est là le plus beau de l'histoire de Dominique. Lorsque Don Bosco vit le bon travail qu'il pouvait faire avec les jeunes de Turin, il chercha à trouver des collaborateurs pour pouvoir accueillir davantage de garçons... et même ouvrir d'autres maisons.

Le 18 décembre 1859, il réunit un prêtre et seize séminaristes qui étudiaient chez lui et leur proposa de fonder une Congrégation qui aurait pour but de

s'occuper des jeunes... Parmi ces jeunes, dix provenaient de cette Compagnie de l'Immaculée-Conception que Dominique Savio avait lancée avec quelques amis trois ans plus tôt... et c'est d'ailleurs toujours les Compagnies qui donnent actuellement le plus de Salésiens, car tel est le Nom que Don Bosco a donné à ses fils parce que saint François de Sales est leur Patron Principal.

A la mort de Don Bosco en 1888, il y avait 57 maisons dans différents pays pour un total de 774 salésiens, prêtres et frères coadjuteurs.

Actuellement, les Salésiens sont plus de 22 000. Ils travaillent dans 71 nations, répartis en près de 1 400 maisons dont 400 en pays de mission. Ils animent les milieux de jeunes les plus divers, clubs, foyers, patros, écoles techniques, professionnelles et agricoles, internats et externats, primaires et secondaires, colonies et camps de vacances. Ils prennent en charge des paroisses, des aumôneries de lycée, de collège et d'action catholique.

Leur but, indépendamment, du désir de devenir eux-mêmes des saints comme Don Bosco, est de donner à l'Eglise et au monde le plus grand nombre possible de garçons de la trempe de Dominique.

Un Fils de Don Bosco :
Michel DONABIN.

**pour t'aider à
relier tel ou
tel chapitre**

7160

1. Un matin de printemps.....	9	17. Une arme formidable.....	41
2. De Riva à Murialdo.....	11	18. Une idée lumineuse.....	43
3. Sur la pointe des pieds.....	13	19. Un beau trio.....	46
4. Les bigottes vont jacasser.....	15	20. Deux poignards.....	49
5. Seize kilomètres par jour.....	17	21. Histoires incroyables.....	51
6. Sur le bord de la rivière.....	19	22. L'église habitée.....	54
7. Une farce autour du poêle.....	21	23. Elle est vivante.....	56
8. Le secret du cœur.....	23	24. Sur le seuil de la porte.....	58
9. Promenade aux Becchi.....	25	25. Dernières gouttes de sang.....	60
10. Une porte s'ouvre.....	27	26. Dix heures du soir.....	61
11. La guerre est déclarée.....	29	27. Mémoire de copains.....	64
12. La prairie de la citadelle.....	31	28. Un revenant.....	66
13. Coup de poing.....	33	29. Grand guérisseur.....	69
14. Le cœur en feu.....	35	30. Premier de cordée.....	71
15. Fou-rire.....	37	31. Une lettre pour toi.....	75
16. Un lieu stratégique.....	39	32. Pour t'aider à relire tel ou tel chapitre....	79





*Une vie de
Dominique Savio*

pour les 9/12 ans.

**PRIERE ET VIE
9, rue Monplaisir
TOULOUSE**

Imprimé en France.

Dominique

mon
Compain

Henri LE BOURSICAUD



